

54

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



LIBERTÉ

RÉVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

PAPELARD,
O U
LE TARTUFFE
PHILOSOPHE ET POLITIQUE,
COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

BIBLIOTHEQUE

DU
SÉNAT.

PAPPELARD,

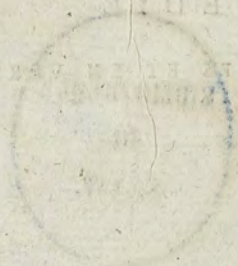
OU

LE TARTUFFE

PHILOSOPHIE ET POLITIQUE

COMÉDIE

EN Cinq ACTES



PAPELARD

OU

LE TARTUFFE

PHILOSOPHE ET POLITIQUE;

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR PIERRE LAMONTAGNE,

De Langon près Bordeaux, auteur de plusieurs
Poèmes dramatiques, Poésies diverses, et
ouvrages traduits de l'Anglais.

Anch io son pittore.

A PARIS,

De l'Imprimerie du CERCLE SOCIAL,
rue du Théâtre-François, N.º 4.

(1 7 9 6.)

L'AN IV.º DE LA RÉPUBLIQUE.

LES autres ouvrages dramatiques de l'auteur sont, *la Théâtromanie*, *l'Enthousiaste*, *le Café de Rouen*, *la Physicienne*, comédies en vers, représentées, avec succès, sur divers théâtres à Paris. *Arabelle et Altamont*, tragédie non représentée, imprimée. L'auteur n'a cédé la propriété d'aucun de ces ouvrages. Les directeurs de spectacle qui voudroient les représenter, peuvent s'adresser à lui, rue George, N.º 3, section du Mont-Blanc.

On trouve chez *Knapen* fils, rue des Poitevins, le recueil des Poésies fugitives de l'auteur, où est compris le poème de *la Lévyte Conquise*, ouvrage dans le genre de *la Boucle de cheveux*, de *Pope*, dont plusieurs journaux parlèrent dans le tems avec éloge.

PERSONNAGES.

PAPELARD, tartuffe philosophe et politique, ayant de la fortune.

(Habit brun tout uni, cravate, cheveux à la Franklin, sans poudre, boucles de souliers, de cuivre; montre d'argent et cordon de soie; proprement, mais fort simplement arrangé; âgé de 50 ans).

DERVILLE, riche américain. (Costume de voyageur, homme de 55 à 60 ans).

LOUISE, fille naturelle de Derville. (Robe blanche avec une ceinture, cheveux flottans, âgée de 15 à 16 ans).

DUVAL, jeune homme, neveu de Papelard. (Mis avec une simplicité élégante).

Madame DUMONT, (femme de 40 à 45 ans, boiteuse et s'appuyant sur une canne à bec de corbin, vêtue et coëffée avec élégance, mais d'accord avec son âge).

BAZIN, riche marchand de toile. (habillé en soldat vétérân et tenant une pipe).

LÉONARD, domestique de confiance de Papelard. (Mis en valet-de-chambre élégant, boucles de souliers, d'argent, montre et chaîne d'or).

BERNARDIEU, (escroc, déguisé en abbé, tartuffe dévot; perruque d'abbé, sans poudre, grand chapeau rond).

UN MATELOT.

UN CITOYEN. (En habit noir , avec une vieille perruque).

UNE FEMME DES HALLES.

DEUX CITOYENS , parlant.

DEUX SOLDATS VÉTÉRANS , parlant.

UN NOTAIRE.

UN DOMESTIQUE DE PAPELARD , parlant.

CITOYENS , CITOYENNES , SOLDATS VÉTÉRANS.

La scène est à Paris , dans la maison de Papelard. L'époque de l'action est en 1790.

PAPELARD,
OU
LE TARTUFFE
PHILOSOPHE ET POLITIQUE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente un cabinet d'étude).

PAPELARD, LÉONARD.

PAPELARD *(est assis près d'un bureau, occupé à
écrire une lettre qu'il plie et qu'il cache).*

PAPELARD.

VA porter cette lettre au journal de Paris.
C'est un pauvre cocher pour lequel je souscris,
Qui, du haut de son siège, hier a fait la culbute.

L É O N A R D.

C'est le marchand de vin qui cause cette chûte ;
Il devroit bien se mettre au rang des souscripteurs.

P A P E L A R D.

Je ne me nomme pas ; mais j'envoie aux auteurs
D'excellent chocolat fait avec la vanille ,
Afin qu'après ma lettre , en forme d'apostille ,
On dise que c'est moi dont les soins généreux
S'empresment d'adoucir le sort d'un malheureux.

L É O N A R D.

Oui , l'on doit imprimer en très-gros caractères
Que monsieur Papelard soulage ainsi ses frères.
Je m'en vais m'acquitter de ma commission ;
Mais souffrez qu'aujourd'hui , par une question ,
Sur un point , qui m'occupe , enfin je m'éclaircisse.

P A P E L A R D.

Qu'est-ce donc , Léonard ?

L É O N A R D.

J'ai dix ans de service ,
Auprès de vous , monsieur , et ma fidélité
Sans le moindre nuage a toujours éclaté.
Par tout à vos vertus j'ai servi de trompette ;
Quand vous donnez six francs , j'en instruis la gazette ;
Et vous avez ainsi , grace à mon zèle ardent ,
La réputation d'un homme bienfaisant.

P A P E L A R D.

Tout , jusques aux vertus , est soumis à la mode ;
 A l'esprit de son siècle il faut qu'on s'accommode.
 Autrefois , pour paroître un homme vertueux ,
 Il falloit , à genoux , d'un air respectueux ,
 Dans un temple , où le peuple inondoit les portiques ,
 Adorer , des chrétiens , les symboles mystiques ,
 Entendre , sans dormir , un capucin prêcher ,
 Et d'un prêtre en surplis chaque jour s'approcher ;
 Mais il règne à présent un autre fanatisme :
 Nature , humanité , raison , patriotisme
 Ces mots , mal entendus , et plus mal définis ,
 Par-tout également subjuguent les esprits ;
 Aux yeux , par ces moyens , on jette de la poudre ;
 Dans les cafés , les *clubs* (*) , on fait tonner la foudre ,
 Et l'on parvient à tout , sans avoir d'autres dons ,
 Que beaucoup d'impudence et d'excellens poumons.

L É O N A R D.

C'est vrai , mais pour ne pas oublier le mystère ,
 Sur lequel je demande un mot de commentaire ,
 Dites-moi , s'il vous plait , monsieur , de quel argent
 Vous venez de payer la terre de Long Champ ?
 Je connois vos moyens !

(*) Ce mot anglais signifie une société de gens qui se rassemblent dans une taverne , où chacun paye son écot , pour parler de diverses matières. Les principaux *clubs* sont pour les affaires politiques. Prononcez *Clôbs*.

P A P E L A R D.

Reviens de ta surprise.

Tu vois dans ma maison cette jeune Louise !

L É O N A R D.

Cette aimable orpheline à qui , dans son malheur ,
Vous daignâtes servir de père et de tuteur.
C'est le plus beau rayon , monsieur , de votre gloire ;
A tous venans ici je conte cette histoire.

P A P E L A R D.

Apprends donc que Louise est le fruit malheureux
D'un amour dont l'hymen n'a point serré les nœuds ,
Et que le sort plaça , par une loi sévère ,
Son berceau tout auprès du cercueil de sa mère.
Derville , c'est son père , un riche américain ,
Obligé de partir pour son pays lointain ,
A mes soins attentifs confia son enfance.
Voulant lui procurer une douce existence ,
Sur sa tête il plaça cinquante mille écus ,
Somme dont je devois palper les revenus ,
Jusqu'au jour où l'hymen lui préparant sa fête ,
Elle auroit pour sa dot cette fortune honnête ;
Mais en cas que la mort , par un décret fatal ,
L'empêchât de monter sur le lit nuptial ,
Il voulut que ce fonds devint mon héritage ,
Et que pour des bienfaits j'en pusse faire usage.
Derville , ayant ainsi tout réglé pour le mieux ,
Laissa chez moi sa fille et me fit ses adieux.
Il n'a , depuis dix ans , donné de ses nouvelles ;

Enfin, tout récemment, par des avis fidèles,
 On sait qu'à Saint-Domingue il a fini son sort,
 Je cherche à profiter bientôt de ce rapport,
 Et forgeant avec art un extrait mortuaire,
 J'enterre ma pupille et deviens légataire;
 Elle passe pour morte et je reçois comptant
 La somme qui me fait possesseur de Long-Champ.
 Qu'en dis-tu? ce tour-là n'est pas d'un imbécille.

L É O N A R D.

Il s'en faut bien; mal peste, il est d'un maître habile:
 Escamoter d'un coup cinquante mille écus,
 En montrant un papier, je le donne à *Comus* (*).
 Mais ne craignez vous pas, monsieur, que quelque trace
 Ne puisse découvrir ce tour de passe-passe?

P A P E L A R D.

Derville, qui de tout sur moi se reposoit,
 A moi seul en partant confia ce secret.
 Louise, ici laissée en sa plus tendre enfance,
 Croit que, dans un asyle ouvert à l'indigence,
 Je pris à son malheur un intérêt si fort
 Qu'à l'instant je voulus me charger de son sort.
 Derville étoit le seul qui pût la reconnoître;
 Il n'est plus; tout est dit; du secret je suis maître.
 Je puis compter d'ailleurs sur ta discrétion.

L É O N A R D.

Ah! monsieur, vous servir est mon ambition.

(*) Artiste célèbre par son habileté dans les récréations
 physiques.

Vos succès sont les miens ; j'en en cherche pas d'autres ;
Vous savez mes secrets ; moi je connois les vôtres ;
Nous sommes bien payés , monsieur , pour les garder.

P A P E L A R D.

Fais ta commission , vas , cours , sans plus tarder.
— A propos , c'est ce soir qu'on doit nommer un maire ;
J'ai bien des partisans ; mais il est nécessaire
Que je frappe un grand coup. Eh bien , ce matelot
Qui t'a promis !

L É O N A R D.

Monsieur , vous le verrez bientôt.
Il est au cabaret , fort gris , ou plutôt ivre.
C'est un hardi buveur , et si l'eau le fait vivre ,
On ne dira jamais que c'est celle qu'il boit.

P A P E L A R D.

Ne tarde plus ; le jour à chaque instant s'accroît.

(*Léonard sort.*)

SCÈNE II.

P A P E L A R D , seul.

P A P E L A R D.

Il m'est fort attaché ; c'est un garçon fidèle ;
J'ai dû , par ce secret , récompenser son zèle.
Lorsque d'un serviteur on s'est fait un ami ,
Il ne faut pas à lui se fier à demi.
Quelle heure est il ?

(Il tire sa montre).

Louise encore n'est levée.

Dieu ! que dans ma maison cette fleur cultivée
 En s'épanouissant étale de beautés !
 L'Aurore brille moins à nos yeux enchantés.
 On croit voir un portrait que le pinceau d'Appelles
 Chaque jour embellit par des grâces nouvelles.
 Aux baisers du zéphir rougissant de pudeur,
 La reine des jardins n'a pas plus de fraîcheur.
 Quel plaisir ravissant de cueillir cette rose
 Pour l'autel de Cypris à peine encore éclore !
 Hâtons-nous au plutôt de la solliciter ;
 Autrement mon neveu me fera débouter.
 Il n'a que vingt-cinq ans ; moi j'ai la cinquantaine,
 Et notre aimable juge en est à sa quinzaine ;
 Lorsque je plaiderai devant son tribunal
 Mon extrait de baptême est pour moi très-fatal ;
 Mais un contrat de rente aura beaucoup de force.
 Rarement une belle échappe à cette amorce.

(Il regarde à la porte du salon.)

Bon, voilà notre ami, le doyen des marchands,
 Et de plus caporal parmi les vétérans,
 Lui qui, de Henri quatre arborant la coëffure,
 Et d'une ample serviette entourant sa ceinture,
 Sert ses concitoyens et veut risquer pour eux
 Sa poitrine asthmatique et ses deux pieds gouteux.

SCÈNE III.

P A P E L A R D. B A Z I N.

P A P E L A R D.

C'est vous, mon cher Bazin, bon jour mon camarade !
Eh quoi ! déjà sur pied !

B A Z I N. *(Il parle d'une voix cassée et
pleine de phlegmes. Il tousse
et crache souvent.)*

Je viens de la parade.

Nous avons fait, devant le colonel Dubois

Un exercice à feu pour la première fois.

Le corps des vétérans pourra bientôt combattre ;

Sur six coups mon fusil n'en a raté que quatre.

P A P E L A R D.

Ce début est brillant ; et, marchez-vous un peu ?

B A Z I N.

Oui, le pas ordinaire, on y va fort bon jeu ;

Mais le pas redoublé fatigue un peu la troupe.

P A P E L A R D.

Voulez-vous déjeuner ?

B A Z I N.

Non, j'ai pris une soupe,

Et j'ai bû le rogôme avec notre adjudant ;

Le perruquier Simon. C'est un fort bon enfant,
Grand orateur, et plein d'esprit patriotique,
Ce qui lui fait un peu négliger sa boutique.

P A P E L A R D.

Qu'est-ce qu'on dit de neuf?

B A Z I N.

Ce soir nous allons tous
Elire un nouveau maire. On parle fort de vous.

P A P E L A R D.

Ce poste, j'en conviens, me cause quelque envie ;
Je crois que j'y serois utile à ma patrie ;
Et le salut public exige en cet instant
Un magistrat doué d'un civisme éclatant ,
Qui , sur tous les objets répandant la lumière ,
Du peuple ait su gagner la confiance entière.

B A Z I N.

Hier je lus un placard signé de votre nom ;
C'est vraiment un morceau digne de Cicéron.
Aux pauvres citoyen vous parlez comme un père.
Un homme tel que vous nous est bien nécessaire ,
Et l'on doit vous choisir pour chef municipal.

P A P E L A R D.

Aujourd'hui vous donnez un superbe régal
Aux citoyens actifs de votre compagnie ;
Parlez un peu de moi , mon ami , je vous prie.

B A Z I N.

Nous aurons à dîner des petits pois nouveaux,
 Une carpe et sur-tout d'excellens maquereaux.
 Je veux accaparer pour vous tous les suffrages.

P A P E L A R D.

Il faut bien profiter de tous ces avantages.
 C'est avec des dîners qu'on se fait des prôneurs
 Qui savent vous frayer une route aux honneurs.

B A Z I N.

Je veux être avancé dans l'état militaire,
 Et j'attends tout de vous lorsque vous serez maire;
 Si, vers les ennemis, on nous envoie un jour,
 Quel plaisir de me voir colonel à mon tour!
 Je me sens enflammé d'une ardeur martiale.
(Il touche et crache beaucoup.)

P A P E L A R D.

(A part.)

Et très-incommode d'une humeur catarrale.

(Haut.)

Vous avez, cher Bazin, l'on ne peut le nier,
 Tout ce qu'il faut pour faire un bon officier;
 On vous rendra justice.

B A Z I N.

Obligé, camarade;

Je vais dans mon jardin cueillir une salade.
 Courage, mon ami. Ça ira. Ça ira.
(Il sort en faisant le pas redoublé.)

SCÈNE

SCÈNE IV.

PAPELARD *seul.*

PAPELARD.

Oui, j'ai lieu d'espérer que l'on me choisira.
 Des gens comme Bazin sont vraiment bien utiles ;
 Vieux cerveaux mal timbrés , ignorans , imbécilles ,
 Gobe-mouches , toujours dupés par de grands mots ,
 Ces automates-là nous servent à propos.
 De neveux , de cousins ils ont une séquelle ;
 On met en jeu pour vous toute la parentele ,
 Et par-tout précédé d'un escadron vainqueur ,
 Vous emportez d'assaut tous les postes d'honneur.
 — Ciel ! voici la Dumont qui , sortant de la messe ,
 Viens pour m'assassiner de sa folle tendresse.

SCÈNE V.

PAPELARD, Madame DUMONT.

Madame DUMONT, *d'un ton brusque et aigre.*

Je viens de rencontrer là-bas votre Bazin ;
 On ne voit plus que lui chez vous soir et matin.

PAPELARD.

C'est un bon patriote , un homme très-utile ,
 Madame , qui m'apprend ce qui se passe en ville.

Madame DUMONT.

Il devroit bien plutôt , ce vieillard sans raison ,

B

Se borner à savoir l'état de sa maison ;
En carême-prenant il court la mascarade ,
Tandis qu'on met chez lui tout à la débandade.

P A P E L A R D.

Il est beau de servir la patrie en tout tems ,
Dans l'hiver de son âge ainsi qu'en son printemps.

Madame D U M O N T.

Je pense , quant à moi , que la Chose Publique
Peut fort bien se passer d'un soldat asthmatique ;
Mais ce que Bazin fait est très-bien fait pour vous ;
De sa fille on prétend que vous serez l'époux.

P A P E L A R D.

Moi , Madame !

Madame D U M O N T.

Oui , vous même. Après tant de promesses ,
Après m'avoir juré les plus vives tendresses ,
Vous ne me parlez plus que d'un ton de froideur.
Ah ! je porte toujours vos lettres sur mon cœur ,
Ces lettres où l'amour , inspirant le génie ,
Prend le style enchanteur de l'amant de Julie.

P A P E L A R D.

Ces sentimens si doux que ma plume a tracés ,
Madame , dans mon cœur ne sont point effacés.

Madame D U M O N T.

Peut-on dire qu'on aime avec ce froid langage ?
J'étois au premier mois de mon second veuvage ,

Et le temps n'avoit point encor séché mes pleurs ,
 Quand l'amour me surprit au sein de mes douleurs :
 Votre aspect me jeta dans un trouble funeste ,
 Vos discours , vos écrits achevèrent le reste.
 Hélas ! je me flattois que par un nœud charmant
 L'hymen alloit bientôt soulager mon tourment ;
 Mais vous avez jugé , connoissant ma fortune ,
 Que pour vous être offerte elle étoit trop commune :

P A P E L A R D.

Non , Madame , et l'amour seroit seul écouté ,
 Si je n'avois égard qu'à ma félicité.
 Mais vous n'ignorez pas que mon peu d'opulence
 A bien des malheureux donne la subsistance.
 De tout luxe pour eux je me suis détaché ;
 Vous voyez mon costume , il n'est pas recherché :
 Mais le titre d'époux nous rend indispensable ,
 Un état de maison , un appareil sortable.
 N'écoutant que mon cœur , si je donne ma main ,
 Je vais de l'indigent sacrifier le pain ,
 Et , lorsque je verrai mon bonheur qui s'apprête ,
 Le cri du pauvre , hélas ! viendra troubler la fête.

Madame D U M O N T.

Pour les autres faut-il se rendre malheureux ?
 Doit-on leur immoler l'objet de tous ses vœux ?
 Il faut songer à soi.

P A P E L A R D.

Ce sentiment , Madame ,
 Tient trop de l'égoïsme ; il n'est pas dans votre ame ,

Madame DUMONT, avec une vivacité aigre et un ton
de commérage.

Monsieur, ce sentiment est dans le cœur humain.
J'ai de l'amour pour moi plus que pour mon prochain.
Si je n'ai qu'un poulet, il faut bien que j'en dine ;
Je ne l'enverrai pas, corbleu, chez ma voisine.
On voit assez de gens qui vous donnent un œuf,
Comme dit le proverbe, afin d'avoir un bœuf ;
Mais de se dépouiller pour couvrir son semblable,
C'est ce qui maintenant passe pour une fable.
Si Saint Martin coupa son habit pour un gueux,
C'est que l'habit avoit de l'étoffe pour deux.
On affiche aujourd'hui la vertu la plus pure ;
On parle bienfaisance, humanité, nature.
On est bon patriote, et très-mauvais parent ;
On est ami du noir, pour égorger le blanc.
L'intérêt seul fait tout, et, sans délicatesse,
Vous même vous quittez pour un peu de richesse
Une femme qui sût captiver votre cœur,
Et qui vous adorant eût fait votre bonheur.
Hélas !

(Elle tire son mouchoir pour essuyer ses larmes.)

PAPÉLARD.

Pourquoi ces pleurs, Madame ? il faut m'entendre.
Bazin ne songe point à me nommer son gendre,
Et, si certain projet peut enfin réussir,
L'hymen à vos appas viendra bientôt m'unir.
Allons voir, s'il vous plaît, monsieur votre beau-frère,
Il est du nouveau club aujourd'hui secrétaire ;

Dans les élections son suffrage a du poids ,
Et pourroit m'assurer un grand nombre de voix.

Madame D U M O N T.

C'est un fort grand brâilleur ; il peut, quand il déclame ,
Défier le bourdon (*) qu'on sonne à Notre-Dame.
Allons donc.

(*A part.*)

Ah ! cruel , si tu n'es qu'un trompeur ,
Tremble que mon amour ne se change en fureur.

(*) C'est ainsi qu'on nomme une des grosses cloches de
Notre-Dame. Elle pèse 44 milliers.

FIN du premier Acte.

A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONARD, LE MATELOT, *un peu gai, mais sans ivresse.*

L É O N A R D.

Perdre ainsi la raison, mon cher, ce n'est pas vivre.
Est-ce qu'on ne peut boire à moins qu'on ne s'enivre?

L E M A T E L O T.

Boire, sans s'enivrer? ce seroit bien mon fait;
Depuis plus de vingt ans je cherche ce secret;
Je n'ai pu le trouver; mais j'en connois un autre;
C'est de cuver son vin, ronflant comme un apôtre,
Je viens d'en faire usage, et maintenant je peux
Vuider honnêtement une chopine ou deux.

L É O N A R D.

Ah! gardez-vous en bien. Vous savez quel office
Vous devez.

L E M A T E L O T.

Je le sais.

L É O N A R D.

Afin qu'il réussisse.

Il faut bien du sang froid,

LE MATELOT.

Je ne suis pas un fou.

LÉONARD.

A quatre heures , ce soir , soyez au Gros-Caillou ,
Près d'entrer dans le bac qui sert pour le passage.
Vous y verrez mon maître. A vingt pas du rivage ,
Avant que d'aborder , vous tomberez dans l'eau.
Mon maître , au même instant , s'élance du bateau ,
Comme pour vous sauver ; il est nageur habile.
Vous criez au secours ; vous faites l'imbécille ,
Et vous vous débattiez tout ainsi qu'un bourgeois
Qui feroit le plongeon pour la première fois.
Mon maître vous saisit bientôt par la crinière ,
Et semble vous traîner au bord de la rivière ;
Il touche le rivage et recueille l'honneur
D'être aux yeux du public votre libérateur.
Vous aurez , pour le prix de votre complaisance ,
Vingt écus bien comptés en bon argent de France.

LE MATELOT.

Ce n'est pas trop payer , Monsieur , assurément.
D'un buveur tel que moi l'eau n'est pas l'élément ,
Et vous sentez qu'après une telle entreprise ,
On a besoin de feu pour sécher sa chemise.

LÉONARD.

On vous fournira tout et le linge et le bois ,
Il faudra vous vêtir en honnête bourgeois ,
Un peu cossu.

LE MATELOT.

Je vais prendre un habit de fête,
D'une livre de poudre enfariner ma tête ;
Et chacun me voyant marcher , fier comme un coq ,
Me croira , pour le moins , marguillier de saint Roch,

L É O N A R D.

Voici mon maître.

SCÈNE II.

LE MATELOT, LÉONARD, PAPELARD.

PAPELARD.

(*Au matelot.*)

Eh bien , l'on vous a fait entendre
Ce qu'aujourd'hui pour moi vous devez entreprendre,
Trouvez-vous à cela , mon cher , quelque danger ?

LE MATELOT.

Il ne s'agit , Monsieur , que de savoir nager ,
Et vraiment c'est de quoi je m'acquitte à merveille.
Je puis , tout en nageant , boire encor ma bouteille.

PAPELARD.

Fort bien. Il faut sur-tout de la discrétion.

LE MATELOT.

Je serai là-dessus muet comme un poisson.

L É O N A R D.

Si cela réussit , jamais de votre vie
Vous ne pourrez si bien servir votre patrie.

Si monsieur est élu maire par ce moyen ,
La ville aura pour chef le meilleur citoyen.

P A P E L A R D.

L'éclat des dignités n'est pas ce qui m'attire.
Le bien de mon pays , c'est ce que je désire.

L E M A T E L O T.

Ah ! le bon patriote !

P A P E L A R D *au Matelot , avec cordialité et d'un
ton familier.*

Il faudra désormais ,
Lorsque de ma maison vous vous trouverez près ,
Vous venir , sans façon , rafraîchir à l'office.
Mon meilleur vin toujours est à votre service.

L E M A T E L O T *avec transport , et lui baisant le pan
de son habit.*

Monsieur , que de bonté ! pour moi , le meilleur vin !
Ah ! l'on ne peut choisir un plus digne échevin.

P A P E L A R D.

Allez-vous préparer et , vers l'heure marquée ,
Trouvez vous , mon ami , dans la place indiquée.

(*Le Matelot sort avec Léonard.*)

SCÈNE III.

PAPELARD ; *seul.*

PAPELARD.

Lorsque des dignités on veut se revêtir ,
 Ah ! de quels instrumens faut-il donc se servir ?
 On s'avance , on parvient par des détours obliques.
 — Mais laissons un moment les affaires publiques.
 Louise va venir. En habile chasseur ,
 De ce charmant oiseau rendons-nous possesseur ,
 Et sur-tout évitons d'employer notre peine
 A battre les buissons pour qu'un autre le prenne. —
 — Quoi ! parmi les desirs d'un cœur ambitieux ,
 L'amour peut-il encor faire vivre ses feux ?
 Mais est-ce bien l'amour dont je ressens la flamme ?
 Non , ce pur sentiment n'échauffe point mon ame.
 C'est le brûlant transport, l'ardente volupté
 Qu'allume dans nos sens l'aspect de la beauté,
 Et dont l'homme éprouvant l'impérieux délire
 Souvent de la raison ne connoît plus l'empire.

SCÈNE IV.

PAPELARD, LOUISE.

(*Elle vient en sautant.*)

LOUISE.

Bon jour , mon cher papa.

P A P E L A R D.

Bon jour , ma belle enfant.
Toujours folle , étourdie , et toujours l'air content.

L O U I S E.

L'air triste et sérieux ne sied point à mon âge.

P A P E L A R D.

Oui , vous avez raison. Jamais aucun nuage
Ne devrait obscurcir des ombres du chagrin ,
L'albâtre de ce front si pur et si serein.
Cette bouche de rose est faite pour sourire ,
Pour former les accens que l'allégresse inspire ,
Et ce grand œil si noir , si plein de volupté.
Doit rayonner toujours d'une douce gaité.

L O U I S E , *d'un ton mixte de candeur et de finesse.*
Ce discours est flatteur ; mais ne peut me déplaire.

P A P E L A R D , *avec un ton de fâcherie badine.*

Je dis vrai ; j'ai pourtant raison d'être en colère ,
Et par un vers fameux j'exprime mon ennui.
On ne m'a point encore embrassé d'aujourd'hui.

L O U I S E.

Ah ! vous citez Racine avec intelligence ;
Vous aurez deux baisers pour votre récompense.

(Elle l'embrasse.)

Quel plaisir , cher papa , vous me semblez goûter !
Vous m'aimez , je le vois ; je n'en saurois douter.

P A P E L A R D.

Oui , pour vous chaque jour fait croître ma tendresse ,
Comme il augmente en vous l'éclat de la jeunesse.

L O U I S E.

Vos bienfaits dans mon cœur sont gravés dès long-tems.

P A P E L A R D.

Vous grandissez beaucoup.

L O U I S E.

J'aurai bientôt seize ans.

P A P E L A R D.

C'est l'âge où la beauté , qui ne fait que d'éclorre ,
Commence à desirer un bonheur qu'elle ignore. —
— Mais que vois-je ? un soupir soulève votre sein ,
Et je sens votre cœur s'agiter sous ma main.

(Il porte sa main sur le corset de Louise.)

Ah ! déjà de l'amour connoissez-vous l'empire ?

L O U I S E.

Quand cela seroit vrai , je ne dois pas le dire.

P A P E L A R D.

Vous ne devez avoir rien de caché pour moi.
La nature commande ; il faut suivre sa loi ;
Mais souffrez les conseils de mon expérience.
Ne séparez jamais l'amour de la prudence.
Craignez sur-tout , craignez les agrémens trompeurs
Qu'offriront à vos yeux de jeunes séducteurs.
Ils sont vains et légers ; semblables à l'abeille ,
Ils s'éloignent bientôt de la rose vermeille
Dont ils viennent , hélas ! de piller tout le miel.
Le nectar de l'amour se change alors en fiel.

Ces papillons brillans , ah ! croyez moi , ma chère ,
Ne savent point aimer.

L O U I S E , *en soupirant.*

Oui , mais ils savent plaire.

P A P E L A R D .

Dans les hommes l'esprit tient lieu de la beauté ,
Et les fruits de l'automne , en leur maturité ,
Ont beaucoup plus de prix pour les femmes sensées
Que les fleurs du printems qui sont bientôt passées.
Près d'un savant aimable , âgé sans être vieux ,
Qu'une jeune personne a de momens heureux !
Dans l'arrière-saison l'homme n'est plus volage ;
Par des soins complaisans il rachète son âge.

(*En détachant par une transition très-marquée
et observant attentivement Louise.*)

Je connois bien quelqu'un qui vous conviendrait fort ;
Vous pourrez , près de lui , jouir du meilleur sort.
Sans être un Adonis il plaît par sa figure ,
Et de l'hiver des ans il ne sent pas l'injure.
Philosophe indulgent , il goûte les plaisirs ,
Et sa fortune peut contenter ses desirs.

(*Lentement et d'un ton appuyé.*)

Sur-tout il aimeroit à vous voir bien parée ;
Car c'est peu d'être belle , et , pour être adorée ,
Il faut que l'appareil d'un costume élégant ,
Ajoute à la beauté son charme séduisant.

L O U I S E , *avec vivacité et d'un ton très-naïf de jaserie
familière.*

Oh ! vous avez raison. Il nous faut des dentelles ,

Des bonnets , des chapeaux et des robes nouvelles.
 Il vaut mieux être laide , avec tous ces pompons ,
 Que d'être une Vénus sous de pauvres haillons.
 Vous connoissez Julie ; elle étoit mal vêtue ;
 Aussi jamais sur elle on n'arrêtoit sa vue.
 Maintenant que sa mère a soin de l'ajuster ,
 Déjà plusieurs époux viennent se présenter.

P A P E L A R D.

Tant pis ; car je plains fort quiconque se marie.
 Vivre ensemble est très-bien , mais s'épouser , folie.

L O U I S E , *en baissant les yeux et en bégayant.*
 Il faut bien Cependant . . . si l'on veut . . .

P A P E L A R D.

Préjugé ;
 On en revient beaucoup ; le monde est bien changé.
 L'hymen n'est plus de mode. — A propos , la brochure
 Dont on m'a dit qu'il faut que vous fassiez lecture ,
 L'avez-vous lue enfin ?

L O U I S E , *d'abord avec un souris malin , et ensuite
 d'un ton de réserve et de sévérité.*

Oh ! certainement , non.
 Ce livre-là ne peut m'apprendre rien de bon ,
 Je l'ai fermé bien vite après deux ou trois pages ;
 Et puis il est tout plein de vilaines images ;
 Fi ! c'est très-indécent — je n'ai fait qu'entrevoir

P A P E L A R D , *avec le ton de la surprise et d'un mécon-
 tentement simulé.*

Je vois qu'on m'a trompé. J'aurai grand soin , ce soir ,

De laver , comme il faut , la tête à mon libraire ;
 Pour vendre une brochure il trahiroit son père :
 C'est le plus grand coquin , le plus hardi voleur ;
 Il contrefait un livre et ruine l'auteur ;
 Déjà plus d'une fois il s'est laissé surprendre ;
 Mais on a , par malheur , oublié de le pendre.

SCÈNE V.

PAPELARD , LOUISE , LÉONARD.

L É O N A R D.

On vous attend , Monsieur , en bas dans le salon ,
 Descendez , s'il vous plaît. La députation
 Des dames composant le bureau des nourrices ,
 Vient vous remercier de vos secours propices.

P A P E L A R D.

(*à Louise*)

J'y vais. — Il faut aussi venir , ma chère enfant.
 Apprenez de bonne heure à servir l'indigent.
 De toutes nos vertus c'est la plus nécessaire ;
 Faire du bien , c'est tout ; le reste est arbitraire.

(*Papelard et Louise sortent.*)

SCÈNE VI.

L É O N A R D , *seul.*

L É O N A R D.

Que pour en imposer mon maître a de talent !
 Politique profond et subtil intrigant ,

Comme il cache son jeu sous un air de franchise,
 Et semble être plus vrai, quand plus il se déguise !
 Moi , pour un tel métier je ne puis être bon.
 Dès qu'on me voit, on dit, « cet homme est un fripon ».
 Puis j'aime la parure et tiens à la toilette ;
 Lui , l'habit tout uni ; le poignet sans manchette.
 Une boucle d'argent serre mon escarpin ;
 Les siennes sont de cuivre et non pas du plus fin.
 J'ai montre et chaîne d'or et je veux qu'on le voie ;
 Lui , sa montre est d'argent et le cordon de soie.
 Sans frisure , sans poudre , il semble un bon fermier.
 D'un homme en cheveux plats peut-on se défier ?
 « C'est un saint , me disoit hier une sœur grise (*) ;
 » On ne le voit pourtant jamais dans une église.

SCÈNE VII.

LÉONARD, LE MATELOT, *habillé en bourgeois.*

LÉONARD.

Ah ! vous voilà , mon cher. Etes-vous prêt enfin ?

LE MATELOT

Oui , Monsieur. Me voilà propre comme un lapin.
 Comment me trouvez-vous en habit de dimanche ?

LÉONARD.

Pas mal ; mais tenez-vous un peu moins sur la hanche.

(*) C'est ainsi qu'on nomme les religieuses qui ont soin des malades dans les hôpitaux. Ce nom leur vient de la couleur de leur habillement.

LE

LE MATELOT.

Excusez , vous savez que je suis un rameur.
Je ne peux me tenir aussi droit qu'un danseur ;
Et , comme assez souvent ma tête n'est pas libre ,
Je ne suis pas toujours en parfait équilibre.

L É O N A R D.

Songez à vous donner un maintien plus décent.

LE MATELOT.

Vous me verrez marcher plus droit qu'un président.
(*Il fait quelques pas en se rengorgeant.*)

L É O N A R D.

Pour tromper le public il faut beaucoup d'adresse. |

LE MATELOT, lui *présentant du tabac.*]

Monsieur en use-t-il ?

L É O N A R D.

Un peu. L'heure nous presse.
Allons , sans plus tarder, au lieu du rendez-vous.
Mon maître doit bientôt s'y trouver avec nous.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente un salon de compagnie.*)

LOUISE, DUVAL.

LOUISE.

Qu'avez vous, cher Duval? qu'est-ce qui vous chagrine?

DUVAL.

La peine que j'éprouve aisément se devine
Louise, il faut bannir un espoir trop flatteur,
Et, séparé de vous, renoncer au bonheur.

LOUISE.

Savez-vous qu'à la fin je me mets en colère?
Quoi! je n'ai point caché que vous saviez me plaire,
Que j'aimois votre esprit, j'estimois vos vertus;
Je vous l'ai dit souvent; que voulez vous de plus?

DUVAL.

Ah! depuis l'heureux jour où votre voix touchante,
M'a daigné faire ici cet aveu qui m'enchanté,
Sans doute votre amant doit bénir son destin;
Mais j'en suis plus à plaindre en perdant votre main.

LOUISE. (*avec un ton fâché et sérieux.*)

Vous ne comptez donc plus sur votre mariage;

Ma parole est pour vous , monsieur , un foible gage.

D U V A L.

Autant que de beauté Louise a de candeur ,
Et sa bouche est toujours d'accord avec son cœur ,
Je le sais ; mais , hélas , un obstacle invincible
Doit rendre de mes vœux le succès impossible.
Je n'ai d'autre soutien qu'un très-modique emploi ;
Vous hazarderiez trop de vous unir à moi.

L O U I S E. (*avec tendresse et abandon.*)

Ah ! je bénis le sort lorsqu'il vous est contraire ;
Cher Duval , mon amour en paroît plus sincère ,
Puisque j'oublie ainsi , par un attrait si doux ,
Ce que vous possédez pour ne songer qu'à vous.

D U V A L.

Louise , à mon destin si vous êtes unie ,
Quel autre bien jamais peut causer mon envie ?
Le plus humble réduit , orné par vos attraits ,
Charmera plus mes yeux que l'éclat d'un palais.
Mais d'un soupçon cruel je sens encor l'atteinte ;
Mon oncle dans mon cœur fait naître cette crainte.
Il vous aime , Louise , et je n'en puis douter.
Bientôt à vos regards il viendra présenter
Tout ce qu'a de splendeur une vaste opulence ;
Il va faire parler la voix de la prudence.....

L O U I S E. (*d'un ton de dépit et avec une
colère enfantine.*)

Vous croyez qu'il ne peut éprouver un refus ;

C 2

Vous ne m'estimez pas ; je ne vous aime plus.

D U V A L. *(se jettant à ses genoux.)*

Pardonnez mon erreur ; j'outrage ce que j'aime ;
Mais, Louise, on craint tout quand l'amour est extrême.

L O U I S E.

Levez-vous , et songez à ne plus m'offenser.

(Duval se lève avec transport et embrasse Louise.)

Je ne vous ai pas dit , monsieur , de m'embrasser.

D U V A L.

Excusez le transport.

L O U I S E.

Ah ! combien je suis bonne !
Vous offensez toujours et toujours je pardonne.

D U V A L.

Croyez que mon respect.

L O U I S E.

Cessez d'être jaloux.
Votre oncle ne veut pas devenir mon époux ;
Il permet que l'on aime et non qu'on se marie.
Moi, je veux un contrat et pour toute la vie.

D U V A L.

Ah ! quand l'hymen unit deux amans vertueux ,
Peuvent-ils donc jamais vouloir briser leurs nœuds ?

L O U I S E.

Votre oncle est un rusé, plus fin qu'une belette ;
 il a l'air d'un renard, d'un croqueur de poulette.
 C'est un fort honnête homme et bien connu pour tel ,
 Pour les pauvres il montre un amour paternel ;
 Mais une jeune fille auprès de lui , je pense ,
 Ne doit pas oublier le soin de sa défense.

SCÈNE II.

DUVAL, LOUISE, LÉONARD.

L É O N A R D. (*Il entre avec précipitation.*)

Monsieur, mademoiselle, ah ! quel événement !
 Mon maître.... O le grand homme !.... Il vient dans ce
 moment

De sauver à la nage un citoyen honnête,
 Dont la liqueur vermeille échauffoit trop la tête,
 Et qui, de ce grand feu cherchant à se guérir,
 Au fond de la rivière alloit se rafraîchir.
 Cet homme dans son vin, si l'on l'eût laissé faire,
 Eût mis beaucoup plus d'eau qu'il n'étoit nécessaire ;
 Mais, par l'heureux secours de monsieur Papelard,
 Il est sur le rivage aussi frais que gaillard.

D U V A L.

Au bonheur de mon oncle, ah ! que je porte envie !
 D'un homme, de son frère avoir sauvé la vie,
 C'est, parmi les chagrins qui nous assiègent tous,

S'assurer à jamais un souvenir bien doux.

LOUISE,

Oui, le plaisir qu'on goûte, alors que l'on y pense,
Est de cette action la digne récompense.

LÉONAR.

Le peuple, des vertus juste appréciateur,
Accompagne mon maître en le comblant d'honneur.
On le porte en triomphe, on bat des mains; on crie;
Il reçoit tout cela d'un air de modestie
Qui charme les passans. Il va bientôt entrer.

LOUISE,

Pour éviter la foule il faut se retirer.
Lorsque mon bienfaiteur n'aura plus tant de presse,
Nous viendrons lui montrer notre vive allégresse.
Suivez-moi, cher Duval; je vais au clavecin
Exécuter pour vous un concerto divin.

(Elle sort. Duval lui donne la main.)

SCÈNE III.

LÉONARD, seul.

LÉONARD.

Je trouvois l'entreprise un peu trop hazardée;
Mais, ma foi, le succès a passé mon idée.
Mon maître réunit l'adresse à la vigueur;
Il pourroit défier le plus hardi nageur,

Comme en un port de mer il passa son enfance ,
Sans doute c'est de là que lui vient sa science.
Nous sommes très-contens de notre matelot ;
Il crioit , s'agitoit ainsi qu'un vrai badaud.
Toutes les fois que l'eau lui venoit sur la face ,
Je riois en voyant son énorme grimace ,
Je viens de le laisser près d'un foyer ardent ,
Bien essuyé , bien sec , et sur-tout bien buvant.
On entre , c'est mon maître.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

P A P E L A R D , (*en veste et en culotte
blanche , porté en
triomphe par le peu-
ple , et suivi d'une
foule de citoyens et
de citoyennes.*)

L E P E U P L E .

Honneur à ce brave homme ,
A ce bon citoyen que par-tout on renomme.

(*On pose Papelard sur un fauteuil
au milieu du salon.*)

P A P E L A R D .

Avec le peuple , ô Dieu ! qu'on goûte de plaisir !
Qu'il est doux , près de lui , de vivre et de mourir !
Au mérite , aux talens , aux vertus , au courage ,

C'est lui seul qui sait rendre un légitime hommage,

LE PEUPLE.

Vive, vive à jamais cet homme vertueux.
Que le Ciel le bénisse et comble tous ses vœux !

PAPELARD.

Vous me rendez confus par cette gloire insigne ;
Amis, de vos bontés que ne suis-je plus digne !
J'ai rempli mon devoir dans cet événement ;
Il n'est aucun de vous qui n'en eût fait autant.

UN CITOYEN, *(en lui serrant la main.)*

Morbleu, pour acquitter envers vous la patrie,
On devoit au Pont neuf vous mettre en effigie.

PAPELARD.

Ah ! vous m'estimez trop.

UN AUTRE CITOYEN.

Je vous donne ma voix,
Lorsque d'un magistrat il faudra faire choix,

PAPELARD.

Je suis rempli d'amour, de zèle pour mes frères ;
Mais je ne me crois pas les talens nécessaires.

LE MÊME CITOYEN.

Vous êtes trop modeste et tout iroit bien mieux
Si l'on suivoit toujours vos avis lumineux,

P A P E L A R D ,

J'aime la solitude ; incapable d'intrigue ,
Je hais tout ce qui sent la cabale et la brigue.
Les peuples bien souvent par leurs chefs sont flattés ,
Et moi , je vous dirois de tristes vérités.

U N C I T O Y E N , (avec transport et lui
serrant la main.)

Ah ! quel bonheur pour nous !

U N E F E M M E D E S H A L L E S . (elle est sâlement vêtue ; son
visage est barbouillé de noir
et elle tient un bouquet à la
main.)

Allons , faites-moi place.
Je veux voir ce digne homme ; il faut que je l'embrasse.

(Elle lui présente son bouquet , et en
l'embrassant , elle lui barbouille la
figure.)

P A P E L A R D , (la serrant dans ses bras.)

O femme respectable ! oui , je sens près de vous ,
De la fraternité , les transports les plus doux.
Nous sommes aujourd'hui tous égaux dans la France ;
Acceptez ce tribut de ma reconnoissance.

(Il lui donne de l'argent.)

L A F E M M E D E S H A L L E S .

L'aimable citoyen ! Voyez , comme il est bon !

Adieu, je vais chercher ma commère Fanchon,
Et puis, chez le traiteur, mangeant une grillade,
A ta chère santé nous boirons la rasade.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

LÉONARD.

LÉONARD, (à Papelard.)

Le caporal Bazin suivi des vétérans
Désire vous offrir, monsieur, ses complimens.

PAPELARD, (avec vivacité.)

Ah ! que l'on fasse entrer ces braves militaires.

(Léonard sort.)

Ces vieux enfans de mars sont nos amis, nos frères.
L'amour de la patrie en a fait des soldats.
Pour les travaux guerriers ils raniment leurs bras,
Et conservent encor dans les glaces de l'âge
Tout le feu du civisme et celui du courage.
— Mais, pourquoi s'annoncer ? Ce n'est plus de saison,
Et chez un camarade on entre sans façon.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

B A Z I N, (*suivi de plusieurs vétérans, un d'eux porte une couronne civique,*)

B A Z I N, (*il tient le papier où son discours est écrit et s'avance vers Papelard qui se tient debout.*)

(*D'un ton de capucin en portant sa voix, tantôt dans le bas, tantôt dans le fausset.*)

Pour rendre un juste hommage à vos vertus parfaites,
(*à part.*)

(*Attendez ; j'ai besoin de prendre mes lunettes.*)

(*Il met ses lunettes.*)

(*haut.*)

Le corps des vétérans, dont je suis l'orateur,
A votre humanité comme à votre valeur,
Vient présenter ici la couronne civique.

(*On met la couronne sur la tête de Papelard. On applaudit.*)

(*Avec véhémence.*)

O ! modèle accompli d'un cœur patriotique !
Vous venez de sauver, au péril de vos jours,

Un homme que les flots entraînoient dans leur cours,
 Depuis le (*) Gros-caillou jusques à la Rappée ,
 Du bruit de vos vertus notre oreille est frappée.
 Les femmes , les enfans , les jeunes et les vieux ,
 Enyvres , attendris , sur vous fixent les yeux ,
 Et contemplant en vous un ange tutélaire
 Qui , du gouffre des eaux , vient d'arracher leur frère.

UN VÉTÉRAN.

Bravo , Bazin.

UN AUTRE VÉTÉRAN.

Vraiment son discours est fort beau ;
 Il copie assez bien le fameux Ducorbeau.

PAPELARD.

(Aux vétérans.)

(A Bazin.)

Respectables guerriers , vous , leur digne interprète ,
 Votre bonté pour moi rend ma gloire complete ;
 Mais vous m'honorez trop pour un tel dévouement ,
 Dont le peuple a donné l'exemple si souvent ,
 Et l'on ne doit payer ces tributs légitimes
 Qu'à de rares exploits , à des vertus sublimes.
 Les honneurs prodigués sont bientôt avilis ;
 Plus on en est avare et plus ils ont de prix.
 Aussi je ne reçois ces marques d'indulgence
 Qu'en signe d'amitié non pas en récompense.

(*) Le Gros-Caillou et la Rappée sont deux quartiers situés aux deux extrémités occidentale et orientale du grand cercle qu'occupe Paris.

Quoique cette couronne ait droit de me flatter,
Ce n'est que sur mon cœur que je veux la porter.

*(Il ôte la couronne de dessus sa
tête et la presse contre son sein.
On applaudit.)*

U N C I T O Y E N , *(vêtu de noir , avec une
vieille perruque.)*

(Brusquement.)

Citoyens , c'en est trop , et cela me désole
De voir comme aisément on se fait une idole.
On a beau vous duper , semblables au poisson ,
Vous revenez toujours pour mordre à l'hameçon.
D'un charlatan qui tombe un autre prend la place.
Moi , je ne peux souffrir le masque et la grimace.
Je crois que Papelard est un homme de bien ;
Mais attendons encor pour le connoître bien.

U N C I T O Y E N .

Que veut dire monsieur ? c'est sans-doute un Socrate.

U N A U T R E .

Eh ! ne le vois-tu pas ? c'est un aristocrate.

*(On crie , à la lanterne , à la
lanterne.) (*)*

P A P E L A R D .

Mes amis , arrêtez , et si je vous suis cher.

(*) Depuis qu'on a pendu des malheureux aux rever-
bères , le mot *lanterne* est devenu synonyme de gibet.

(On crie encore , à la lanterne .)

LE CITOYEN *vêtu de noir.*

À la lanterne soit , en verrez-vous plus clair ?

UN CITOYEN.

Il a , parbleu , raison !

PAPELARD.

Ah ! je vous en supplie ,
 Pour le maintien des loix , l'honneur de la patrie ,
 Ne vous offensez point d'un discours imprudent
 Qu'a dicté sans malice un zèle trop ardent.
 Notre concitoyen , par un motif très-sage ,
 Blâme , de vos transports , l'éclatant témoignage.
 Il devoit , avec art , montrant la vérité ,
 De ses expressions polir l'aspérité.
 Le diamant couvert d'une écorce grossière ,
 Ne peut pas réfléchir les traits de la lumière ;
 Mais l'œil du connoisseur en discerne le prix.
 Sachez donc profiter d'un excellent avis.

(Avec véhémence et en criant .)

Ah ! combien d'intriguans , traîtres à la patrie ,
 Ont été les objets de votre idolâtrie !
 Que de fois on a vu leurs bustes renversés ,
 Et ces faux dieux enfin du Panthéon (*) chassés.

(*) C'est le nom que l'on a donné à la nouvelle église de Sainte Geneviève , destinée à recevoir les cendres des grands hommes qui ont bien mérité de la patrie.

(Avec candeur et une sorte d'abandon , parlant au citoyen vêtu de noir.)

Vertueux citoyen , daignez permettre en grace
Que fraternellement ici je vous embrasse.

(On applaudit.)

Je pense comme vous , et c'est depuis long-tems.
Si vous saviez combien je hais les charlatans. . . .
Je fus , moi qui vous parle , autrefois leur victime.
Un tartuffe m'a fait perdre ma légitime.

LE CITOYEN *vêtu de noir.*

(En bégayant.)

De ma vivacité je suis vraiment confus, . . .
Je voulois seulement..... Réformer un abus.....

P A P E L A R D.

(Très-vivement.)

Un abus , c'est le mot. Oui , par-tout, sans scrupule ,
On trompe la vertu d'un peuple trop crédule.
On abuse de tout; aussi les gens de bien
Ne peuvent aujourd'hui se prévaloir de rien ,
Et , lorsqu'ils sont réduits à garder le silence ,
Le jongleur effronté sur ses tréteaux s'élance ,
Et ravit les honneurs dûs à la probité.

(*D'un ton naïf et très-affectueux , parlant au citoyen vêtu de noir.*)

Vous, dont l'esprit paroît plein de sagacité,
Mon cher compatriote, il faut, sur ces matières,
Pour les approfondir me prêter vos lumières.
Acceptez, sans façon, mon dîné pour demain,
Et venez, avec moi, causer le verre en main.

LE C I T O Y E N *vêtu de noir.*

Vous avez trop de droit à ma reconnoissance
Pour que je me refuse à cette douce instance.

(*à part.*)

C'est un fort honnête homme, il le faut avouer,
Et de son procédé je dois fort me louer.

B A Z I N.

Moi, je prends la parole afin qu'on délibère.
Sur une motion (*) que je crois nécessaire.
Notre ami Papelard, après tous ses travaux,
Doit avoir maintenant grand besoin de repos.
En liberté, chez lui, permettons qu'il respire;
Faisons-lui nos adieux et que l'on se retire.

(*On applaudit.*)

(*) Terme politique emprunté des anglais; proposition faite par un orateur, dans une assemblée législative, et sur laquelle il veut qu'on délibère pour qu'elle soit adoptée.

Bien obligé !

TOUS

T O U S E N S E M B L É :

A ce bon citoyen salut, fraternité.

Vive l'ami du peuple et de l'humanité.

*(Tous viennent embrasser Papelard qui
les reconduit affectueusement jusqu'à la
porte.)*

S C È N E V I I.

P A P E L A R D, seul.

P A P E L A R D.

Cela ne va pas mal. Pour gagner la mairie
Voilà ce qu'un joueur nomme un coup de partie.
Cette vieille perruque, à face de Caton,
A voulu me jouer un coup d'estramacon ;
Mais j'ai su le parer. Ces cyniques modernes,
Orateurs de café, charlatans subalternes,
Toujours contre celui qui cherche à s'avancer,
Comme des chiens courans, sont prêts à s'élancer.
Le politique adroit sait lui donner le change ;
S'ils viennent l'assaillir, à leur suite il se range ;
Bien plus fort qu'eux encor il se met à crier,
Et leur jette un gâteau pour fermer leur gosier.
— Mais voici l'heure ; allons, avant que le jour passe,
Pour me montrer au club, me dénoircir la face.
On se barbouille fort au métier que je fais.
Je veux en même tems ordonner les apprêts

D'un petit souper fin où, ce soir, tête à tête,
 Louise et ses appas deviendront ma conquête.
 Salon bien éclairé, tableaux voluptueux,
 Les mets les plus exquis, un champagne mousseux,
 Propos galans, badins, tout cela dans son ame
 Portera le délire et versera la flamme.
 J'aurai pour moi les sens, si je n'ai pas le cœur,
 Et je vais d'un beau myrthe orner mon front vainqueur.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVILLE, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE.

Quelques momens ici, monsieur daignez attendre.
Elle écrit une lettre et va bientôt descendre,

DERVILLE.

Puisque de mes malheurs je peux l'entretenir,
Sans peine j'attendrai l'instant de son loisir.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE II.

DERVILLE, seul.

DERVILLE.

Eh bien , après douze ans , infortuné Derville ,
Te voilà de retour enfin dans cette ville ,
Où , de ton Eugénie adorant les attraits ,
Tu vis ses yeux éteints se fermer pour jamais ,
Triste image , toujours présente à ma pensée ,
Par le tems affoiblie et non pas effacée.

D 2

Aujourd'hui, revenu des plus lointains climats,
 J'espérois de presser ma fille dans mes bras,
 Et, par l'aspect riant de son heureux ménage,
 De pouvoir égayer les chagrins du vieil âge.
 Ah ! que dans mon espoir je me suis vu trompé !
 De quel coup accablant le sort m'a-t-il frappé ?
 Ma fille ne vit plus ; je reste seul au monde ;
 Pour moi plus de beaux jours. Par une nuit profonde
 Le déclin de mes ans obscurci pour jamais
 Laisse mon cœur en proie aux plus mortels regrets.
 Cependant un soupçon m'inquiète et m'étonne ;
 Eh quoi ! seroit-il vrai qu'une jeune personne,
 Orpheline, inconnue, habite chez celui
 Qu'à ma fille en partant je donnai pour appui ?
 Ce rapport singulier.... Toutes ces ressemblances.....
 Cette réunion de tant de circonstances.....
 Se pourroit-il... Grand Dieu ! — Mais non ; c'est m'avilir
 De former un soupçon dont j'ai trop à rougir.
 Quoi ! pendant mon absence, un philosophe, un sage,
 Auroit-il fait du crime un tel apprentissage ?
 La vaine ambition et le vil intérêt,
 Sources de tant de maux, n'ont pour lui nul attrait.
 D'un cœur franc et loyal la candeur ingénue
 Sur son front, dans ses yeux, se montre toute nue.
 Sa probité.... Ses mœurs.... Ah ! c'est trop... Toutefois
 J'entends au fonds de l'âme une secrète voix
 Qui me dit.... Mais on vient.

SCÈNE III.

DERVILLE LOUISE.

LOUISE.

Pardonnez, je vous prie.
Je viens de recevoir un billet d'une amie ;
La réponse pressoit.... Monsieur, asseyez-vous.

DERVILLE, (à part.)

O Dieu ! son air.... Ses traits.... Un son de voix si doux....
Quel aimable prestige et m'étonne et m'enchanter ?
C'est de mon Eugénie une image vivante.

LOUISE.

Un trouble violent semble vous agiter.

(Avec timidité et embarras.)

Près de mon bienfaiteur faut-il solliciter....

DERVILLE, (tout ému , en bégayant.)

Oui.... je.... venois....

LOUISE.

Sur moi vous fixez votre vue,
Comme si dès long-tems de vous j'étois connue.

DERVILLE.

Hélas ! à votre aspect, l'objet de ma douleur

Se retrace à mes yeux tel qu'il est dans mon cœur.
 Oui, je crois la revoir cette femme chérie
 Qu'à la fleur de ses ans le destin m'a ravie.

L O U I S E.

Jusqu'ici j'ai coulé des jours purs et sereins ;
 On ignore à quinze ans de si profonds chagrins ;
 Mais, sans l'avoir encore éprouvé par moi-même ,
 Je crois qu'il est bien dur de perdre ce qu'on aime.

D E R V I L L E.

Que cet affreux tourment , le plus cruel des maux ,
 De votre ame jamais n'altère le repos.
 Poursuivi , déchiré par cette horrible image
 Aux plus lointains pays j'entrepris un voyage.
 Enfin , je me fixai près d'un riche parent ,
 Qui faisoit à Surate un commerce très-grand ,
 Et , formant tous les deux une maison commune ,
 Nous scâmes recueillir les dons de la fortune.
 Toujours de voyager cherchant l'occasion ,
 Pour toucher le montant d'une succession ,
 Je vais à Saint Domingue. On débarquoit à peine ,
 Des fièvres du pays une attaque soudaine
 Me terrasse , et le mal redoublant son effort ,
 Je tombe en un sommeil , image de la mort.
 De mon trépas le bruit se répand dans la ville.

L O U I S E.

Ah ! sans doute c'est vous qui vous nommez Derville,
 Nous étions à dîner lorsque mon bienfaiteur
 Reçut cette nouvelle et parût tout rêveur.

D E R V I L L E.

Oui , mon nom est Derville , et si par sa lumière,
 Ce soleil qui nous luit frappé encor ma paupière ,
 C'est un bienfait de Dieu l'arbitre de nos jours ,
 Lui , dans qui l'honnête homme espérera toujours ;
 Son bras seul m'a sauvé. Dans ma convalescence ,
 Tout-à-conp le désir de retourner en France
 S'allume dans mon cœur , et ce charmant pays
 Présente ses beautés à mes yeux attendris ;
 Je veux le voir encor. Souvent cette pensée
 S'étoit offerte à moi , je l'avois repoussée ,
 Craignant de reveiller par l'aspect de ces lieux
 Des souvenirs amers toujours trop douloureux ,
 Mais l'espoir d'y trouver dans son adolescence
 Une fille , laissée en sa plus tendre enfance ,
 Me décide et je pars. Arrivant à Paris ,
 Je cours chez un notaire à qui j'avois remis
 Des fonds pour assurer une dot convenable
 A ma fille et lui faire un état honorable.
 J'apprends que , moissonnée , hélas ! dans son printemps ,
 Elle n'a pu jouir de mes soins prévoyans.
 Je vais voir aussi-tôt , accablé de tristesse ,
 Le tuteur qui devoit élever sa jeunesse ;
 Et voulant m'informer de différens objets ,
 J'entre chez un marchand qui loge tout auprès.
 Nous conversons ensemble ; il me dit qu'une fille
 De quinze ans , tout-au plus , en qui la beauté brille ,
 Habite la maison où je portois mes pas.
 Chaque mot qu'il ajoute accroît mon embarras.

Je viens , je vous demande ; ô merveille inouïe !
 Dès-que vous paroissez je crois voir Eugénie ;
 Ces traits , cet air modeste , et ce regard touchant
 De l'objet de mes pleurs sont le portrait vivant.

L O U I S E.

C'est bien flatteur pour moi de vous offrir l'image
 D'une femme qui sçait mériter votre hommage.
 Cet air de probité qu'en vous l'on apperçoit
 Parle en votre faveur aussi-tôt qu'on vous voit.
 Croyez qu'à vos chagrins mon cœur est très-sensible.

D E R V I L L E.

(à part.)

Aux sons de cette voix un charme irrésistible
 S'empare de mes sens.

(haut.)

Louise, pardonnez,
 Plus je vous vois et plus mes yeux sont étonnés.....
 Mais en faveur du trouble où votre aspect me jette,
 Voudrez-vous excuser ma demande indiscrete ?
 Quoi ! sur vos premiers ans un sort plein de rigueur...

L O U I S E, (avec noblesse et candeur.)

Il faut rougir du crime et non pas du malheur.
 J'ignore à quels parens je dois mon existence,
 Et l'asile du pauvre éleva mon enfance.
 Mon bienfaiteur, chez lui , daigna me retirer.

D E R V I L L E.

Nul domestique ici ne vous a vue entrer ?

L O U I S E.

Aucun.

D E R V I L L E.

Cela m'étonne, = Ah ! permettez de grace,
Que sur un autre objet mon cœur se satisfasse.
Entraîné, malgré moi, par un doux sentiment,
Comme un père, je vais vous parler un moment,
En cultivant les dons que vous fit la nature,
Sur tout ce que prescrit une morale pure
Votre tuteur, sans doute, a souvent insisté ?

L O U I S E. (*avec embarras.*)

Oui, sur la bienfaisance et sur l'humanité ;
Mais, si vous exigez un aveu bien sincère,
Quant aux mœurs sa doctrine est loin d'être sévère.

D E R V I L L E, (*se levant avec émotion.*)

(*à part.*)

Cet homme est immoral ; il me devient suspect ;
On me l'avoit dépeint sous un tout autre aspect.

(*à Louise, avec transport.*)

O vous, dont la beauté, la candeur me rappelle
Le triste et cher objet d'un souvenir fidèle,
Me trompé-je en suivant les mouvemens si doux

De l'amour paternel qui m'attire vers vous ?
 Ah ! plus je vous regarde et plus votre présence
 Me fait de cet instinct éprouver la puissance.
 Je n'y résiste plus ; oui , je veux éclaircir
 Les soupçons violens qui viennent me saisir ,
 Je vais tout employer pour percer ce mystère.
 Ardente soif de l'or , pour toi l'on peut tout faire !
 Rien ne doit m'étonner. Vous , qui d'un père heureux ,
 Peut-être dans ce jour comblerez tous les vœux ,
 Sur ma visite ici gardez bien le silence ,
 Le secret est pour nous d'une grande importance.

L O U I S E.

Je n'en parlerai pas , puisque vous le voulez.

D E R V I L L E.

Quels que soient vos destins , ils seront dévoilés.

(*A part.*)

O ciel , que vôtres bontés encor me favorisent !
 Que mes ressentimens bientôt se réalisent ;
 Que les soins paternels remplacent les amours ;
 Réservez ce bonheur au reste de mes jours !

(*Il sort avec agitation après avoir salué Louise.*)

SCÈNE IV.

L O U I S E , seule.

L O U I S E.

Cet étranger me plaît ; comme il a l'air honnête !
 Il m'a toute attendrie , et je me sentois prête

A pleurer ses malheurs ; mais j'ai quelque soupçon
 Que les chagrins ont pu déranger sa raison.
 Moi, sa fille ! bon Dieu ! quelle étrange pensée !
 Mon bienfaiteur auroit... si... mon ame est blessée
 Par ce doute offensant ; il aime le plaisir ;
 Je le sais ; ce n'est pas lui qu'il faudroit choisir
 Pour guider une belle en directeur sévère ;
 Ce n'est pas comme parle à sa fille une mère,
 Mais pour la bonne foi, l'honneur, la probité,
 L'amour du bien public et de l'humanité,
 Ah ! qu'on auroit de peine à trouver son semblable !

SCÈNE V.

LOUISE, Madame DUMONT, DUVAL.

Madame DUMONT, *dans le fond du théâtre à Duval.*

Oui, votre oncle, Monsieur, rien de plus véritable ;
 A de mauvais desseins sur cette jeune enfant.
 Arrachons la brebis à ce loup dévorant,
 Ou bien....

DUVAL.

Pour satisfaire un amoureux caprice,
 Croirai-je que mon oncle à ce point s'avilisse,
 Et dans un jeune cœur qui n'espère qu'en lui,
 Détruisse la vertu dont il s'est fait l'appui ?
 Cela n'est pas possible.

Madame DUMONT.

Ah ! votre ame encor neuve

D'un siècle corrompu n'a pas subi l'épreuve ,
Vous ne connoissez pas les hommes . . . mais je vois
Notre aimable Louise et je veux , cette fois ,
Par les sages leçons de mon expérience
D'un naufrage certain préserver l'innocence ,

(*S'avançant vers Louise.*)

Ma chère enfant , bon jour , je vous cherchois ;

L O U I S E .

Eh bien ?

Que voulez-vous de moi , ma bonne amie ?

Madame D U M O N T .

Oh ! rien ,

Vous dire seulement , jeune et belle Louise ,
Que monsieur Papelard avec sa barbe grise
Est un franc libertin.

L O U I S E .

Il a l'esprit galant ;

Mais je crois que ses mœurs . . .

Madame D U M O N T .

Lui ? des mœurs ? ah ! vraiment ,

On n'offrira jamais les siennes pour modèle ,
Il lui faut tous les jours quelque beauté nouvelle ,
Je le répète encor , c'est un franc libertin ;
Une fille avec lui court un danger certain .
Ce soir même , à souper , c'est moi qui le parie ,
Monsieur doit régaler quelque nymphe jolie ,
Une Agnès bien novice , un timide tendron ,

Jeune rosier d'amour à son premier bouton,
C'est comme il les lui faut.

D U V A L.

Mon oncle est un stoïque,
Et servir la patrie est son plaisir unique.

Madame D U M O N T.

(*A part.*)

Aussi tant qu'il le peut, il lui fait des enfans.

(*Haut.*)

Quoiqu'il en soit, Louise, avec des soins prudens
Que sur un tel danger votre sagesse veille,
A la séduction fermez toujours l'oreille,
Et, si vous désirez fixer votre destin,
Rendez heureux Duval en lui donnant la main ;
Cet hymen pour tous deux sera le bien suprême ;
Il vous aime, Louise, et vous l'aimez de même.

L O U I S E, *en baissant les yeux.*

Oui, comme on doit aimer.

Madame D U M O N T.

Ah ! friponne ! . . . ce soir

Songez à me donner la clef de ce boudoir
Dont la porte dorée avec glace et peinture,
Ouvre sur le salon de superbe structure,
Que le luxe et les arts ont orné pour l'amour.
Une petite orgie est à (*) l'ordre du jour ;

(*) Terme adopté par l'assemblée législative pour désigner l'ordre du travail et des matières dont on doit s'occuper dans le jour.

J'en suis sûre , et j'ai vu les apprêts dans l'office.
 Il faut , avant souper , que là je m'établisse.
 On me croira sortie et j'aurai l'œil à tout.
 Ah ! monsieur Papelard , vous me poussez à bout.
 Nous verrons ; nous verrons.

LOUISE ; *elle lui donne la clef.*

Tenez , ma bonne amie ;
 La voici , cette clef ; mais au moins , je vous prie ,
 Que personne jamais ne sache que c'est moi
 Qui....

MADAME DUMONT.

Mon Dieu , là-dessus soyez sans nul effroi.
 Ne peut-il arriver qu'un soir , par aventure ,
 On laisse d'un boudoir la clef dans la serrure ?

SCÈNE VI.

LOUISE, MADAME DUMONT, DUVAL,
 LÉONARD.

LÉONARD.

Si vous voulez passer , on a servi le thé.

MADAME DUMONT.

Allons , mes chers enfans , c'est l'heure du goûté ,
 Ensuite il faut chez moi que Duval m'accompagne.

(*Duval présente la main à Madame Dumont
 qui prend celle de Louise. Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LÉONARD, seul.

LÉONARD.

Cette veuve Dumont est toujours en campagne,
Toujours allant, venant, par voie et par chemin,
Avec son pied boiteux et son bec de corbin.

(Il la contrefait.)

Elle cherche un époux, mais, ne trouvant personne,
A mon maître aujourd'hui la vieille se cramponne.
Je crois qu'il n'en sera jamais débarrassé ;
S'il l'épouse, vraiment, je le tiens trépassé.
Pour ses maris jalouse, acariâtre, altière,
Elle en a mis déjà deux dans le cimetière,
Et monsieur Papelard, s'il est leur suppléant,
Peut au même quartier marquer son logement.

SCÈNE VIII.

LÉONARD, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un Monsieur, qui paroît être un homme d'église,
D'une manière honnête et même très-soumise,
Demande à vous parler.

LÉONARD.

Faites entrer toujours.

C'est quelqu'un qui nous vient demander des secours;
Il choisit mal son temps ; nous avons eu la presse,
Et nos habitués ont épuisé la caisse.

SCÈNE IX.

LÉONARD, *seul.*

LÉONARD.

Au lieu de cet Abbé si c'étoit un tendron ! . . .
Je viens de me lester d'un morceau de jambon ;
Par de bon vin muscat mon ame est réjouie ,
Et je pourrais bien faire une douce folie.

SCÈNE X.

LÉONARD, BERNARDIEU.

BERNARDIEU, *s'avançant vers Léonard d'une manière fort humble et avec un air dévot.*

Je suis un pauvre abbé ; mon nom est Bernardieu,
Indigne serviteur de l'église et de Dieu.

LÉONARD, *froidement et avec embarras.*

Monsieur , je suis fâché . . . ma douleur est extrême . . .
Mon maître est en visite . . . et je ne puis moi-même . . .

BERNARDIEU.

Monsieur , je rends justice à votre humanité ;
Mais n'attendez de moi nulle importunité.

Je

Je ne suis pas réduit , grace au ciel , à l'aumône ;
On ne m'a vu jamais être à charge à personne.

L É O N A R D.

Monsieur , mille pardons. Voulez-vous vous asseoir !

(Il présente un fauteuil à Bernardieu.

Ils s'asseyent.)

B E R N A R D I E U.

Depuis long-temps , Monsieur , je desirois vous voir.
Vous êtes , et par-tout c'est ainsi qu'on vous nomme ,
Excellent patriote et de plus honnête homme.

L É O N A R D.

Je tâche , autant qu'il est en mon foible moyen ,
De remplir mes devoirs d'homme et de citoyen.

B E R N A R D I E U.

A votre charité les Pauvres rendent grâces ;
De monsieur Papelard , vous suivez bien les traces ;
Cet homme vertueux vous chérit bien aussi ;
Vous êtes son bras droit , son conseil , son ami.

L É O N A R D.

Monsieur , j'ai l'honneur d'être encor son secrétaire.
Ah ! si le bien qu'il fait n'étoit pas un mystère ,
De son intérieur si l'on avoit l'aspect ;
On ne l'aborderoit qu'avec un saint respect.

B E R N A R D I E U.

Malgré lui , nous voyons percer sa renommée ;

E

Le feu le mieux couvert donne de la fumée ;
 La vertu brille enfin. C'est juste , et le flambeau
 Ne doit pas demeurer, caché sous le boisseau ;
 L'évangile le dit. Si le christianisme ,
 Au lieu du faux éclat d'un vain philosophisme ,
 De monsieur Papelard dirigeoit les vertus ,
 A leur perfection rien ne manqueroit plus ;
 Du bonheur éternel sa foi seroit le gage.
 De ma profession je vous tiens le langage ;
 Excusez ; mais je plains , avec sincérité ,
 L'homme de bien qui vit dans l'incrédulité.

L É O N A R D , d'un ton de docteur mais avec embarras.

Monsieur , le fanatisme est un monstre exécrationnel.
 D'ailleurs la tolérance . . . un homme raisonnable
 Contre les préjugés doit élever la voix
 L'humanité le veut . . . La nature a ses droits ,
 Comme toujours l'effet est suivi par sa cause.
 Ah ! la philosophie est une belle chose !
 Lorsqu'on réfléchit bien . . .

B E R N A R D I E U .

On voit , sur ces matières ,
 Que vous avez , Monsieur , de très-grandes lumières ;
 Avec tant de savoir , de raison , de candeur ,
 Un homme ne peut pas demeurer dans l'erreur ,
 Et , tôt ou tard , un jour , grâce aux clartés divines ,
 La foi dans votre cœur jettera ses racines.
 Quel triomphe , Monsieur , pour la religion !
 Mais , le discours roulant sur cette question ,

D'un préambule exprès sans m'imposer la peine,
 Permettez que je passe au sujet qui m'amène.

L É O N A R D.

Parlez, mon cher Monsieur.

B E R N A R D I E U.

Le goût de la retraite

M'a toujours fait aimer l'état d'anachorete.
 A l'âge de dix ans, déjà plein de ferveur,
 Je vivois en hermite avec ma jeune sœur.
 Notre désert étoit le jardin de mon père;
 Nous avions pris les noms de François et de Claire,
 La pauvre enfant, depuis, est morte en un saint lieu,
 Et, sans doute, à présent elle vit avec Dieu.

(Il ôte son chapeau en prononçant le
 nom de Dieu.)

Ces pieuses douceurs, ce charme séraphique,
 Qu'on éprouve en menant la vie érémitique,
 Viennent m'offrir toujours leurs célestes attraits.
 Au monde, à ses plaisirs je renonce à jamais.
 Je vais, de l'Italie en faisant le voyage,
 Sur les monts Apennins chercher un hermitage;
 De mon ame écarter tous les soins temporels,
 Pour ne plus m'occuper que des biens éternels.
 Comme pour voyager il faut du numéraire,
 Ce que j'ai recueilli de mon mobilier,
 Lequel en bons papiers forme dix mille francs,
 J'offre de le donner, Monsieur, pour douze cents.

L É O N A R D, avec empressement.

Peut-on voir ces billets ?

E 2

BERNARDIEU, *il tire un porte-feuille de sa poche ;
et l'ayant ouvert , il présente les papiers à Léonard.*

C'est toute ma fortune ,
Et sa possession m'est encore importune ;
Il me tarde , Monsieur , de m'en débarrasser.
Ce sont d'autres trésors que je veux amasser.

LÉONARD, *après avoir examiné les papiers*
Ces papiers sont-ils bons ?

BERNARDIEU.
Avec un soin extrême ,
Je les ai fait , Monsieur , vérifier moi-même.
Mon unique motif , en vous les proposant ,
C'est que d'un tel marché le profit résultant ,
Du Pauvre dans vos mains deviendrait le partage ;
Aucun agioteur n'en feroit cet usage.

LÉONARD.
Ces messieurs , il est vrai , ne sont pas généreux.
Pour moi , tout ce que j'ai , c'est pour les malheureux.
Des Pauvres à ce point la misère me touche ,
Que je m'ôte pour eux les morceaux de la bouche.
— Vous me répondez donc , Monsieur , de ces billets ?

BERNARDIEU.
Je vous les garantis ; ce sont de bons effets.
Ma probité d'ailleurs est connue et sans tache.

(*En souriant d'un air faussetement naïf.*)
Jesuis, comme un loup blanc, connu dans saint Eustache.

Informez-vous de moi ; passez à l'Hôtel-Dieu ;
Dans toutes les prisons demandez Bernardieu.
Je fais dans ces quartiers de fréquentes visites ;
Vous entendrez parler de mes foibles mérites.
En outre ces billets sont signés de ma main.
Mon adresse est au bas.

L É O N A R D.

Pardonnez ; mais enfin
On est si fort trompé dans le siècle où nous sommes.

B E R N A R D I E U.

Qui n'aspire qu'à Dieu ne peut tromper les hommes.
Si pourtant le soupçon pèse sur votre cœur ,
Je vais tout près d'ici trouver un acquéreur.

L É O N A R D , *avec vivacité.*

Non , Monsieur , je me fie à votre témoignage ;
Vous êtes , on le voit , un digne personnage.
Pour remplir vos souhaits , je vais chercher l'argent
Qu'en réserve toujours je tiens pour l'indigent.
(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

B E R N A R D I E U , *seul.*

B E R N A R D I E U , *après avoir suivi de l'ail Léonard.*

Bon , bon ; mes faux billets passent sans nulle gêne ;
Je recevrai de l'or pour des feuilles de chêne.
Ce Léonard est sot encor plus que fripon ;

Monsieur se croit un aigle et ce n'est qu'un oïson,
 Charlatan sans génie , apprenti-philosophe ,
 D'un fagotin grotesque il a toute l'étoffe.
 Je me suis , il est vrai , servi d'un bon moyen ;
 Pour tromper les badauds ce costume sert bien.
 Sur-tout , de Papelard redoutant la présence ,
 J'ai bien fait de choisir l'heure de son absence.
 Car c'est un fin matois , et , s'il étoit ici ,
 Je n'aurois pas sans doute aussi bien réussi.

(*Appercevant Léonard.*)

Voilà notre benêt. Reprenons au plus vite
 Le rôle de Tartuffe et son masque hypocrite.

SCÈNE XII.

BERNARDIEU , LÉONARD.

L É O N A R D.

Voici la somme en or.

BERNARDIEU.

Et voici les billets ,
 Formant dix mille francs , le tout en dix effets.
 Regardez , s'ils y sont.

L É O N A R D , (*ils comptent.*)

Neuf et dix ; c'est le compte.
 Juste à douze cents francs cette somme se monte.
 — Sur les papiers , Monsieur , soyez bien en repos ;
 Vous voyez ; mon adresse et mon nom sont au dos.

« Nicolas Bernardieu , lecteur et catéchiste ,
 » Carrefour de Bussi , maison d'un ébéniste ».

L É O N A R D .

Ah ! Monsieur , c'en est trop ; quoique sans préjugé ,
 Je sais rendre justice aux vertus du clergé ;
 Ce corps en général est très-recommandable ,
 Et celui de Paris sur-tout est respectable .

B E R N A R D I E U .

C'est bien penser , Monsieur . Je fais des vœux ardents
 Pour que vous conserviez de si bons sentimens ,
 Et , pour vous obtenir les célestes lumières ,
 Je me ressouviendrai de vous dans mes prières .
 Ayez toujours grand soin des indigens obscurs ,
 Et des pauvres Abbés pour qui les temps sont durs .
 Adieu , Monsieur , adieu . Que le ciel secourable
 Vous montre du salut le chemin véritable ,
 Et , dans l'éternité couronnant vos vertus ,
 Qu'il vous fasse jouir du bonheur des élus .

(*Il sort après avoir salué humblement
 Léonard qui le reconduit .*)

SCÈNE XIII.

L É O N A R D , seul .

L É O N A R D .

Parbleu , je viens d'avoir une excellente aubaine
 Qui , pour la recueillir , m'a coûté peu de peine .

Des Pauvres c'est ainsi que lorsqu'on fait le bien,
 Très-charitablement on peut faire le sien.
 Qu'il est fou, cet Abbé, peut-on être si dupe ?
 De quelles visions ce bon-homme s'occupe ?
 Après avoir fait maigre et s'être bien fessé,
 Pour lui quelle surprise, en sautant le fossé,
 Au lieu d'un beau séjour tout éclatant de gloire,
 Lorsqu'il ne verra rien que la nuit la plus noire !
 Moi, je sais qu'en ce monde il se boit de bon vin,
 Que l'on peut s'amuser d'un minois féminin.
 Ce qu'on trouve là-haut, ou là-bas, je l'ignore,
 Profitons bien du jour tandis qu'il dure encore.
 Mais un pareil sujet fort loin peut m'égarer ;
 L'heure du souper presse ; allons tout préparer,

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le Théâtre représente un Salon aussi riche qu'élégant, orné de peintures, dorures, etc. ; et meublé de tout ce que le luxe a pu inventer de plus voluptueux. A gauche sur l'avant-scène est une porte dorée et sculptée, avec des glaces qui laissent voir des rideaux de taffetas rouge.*)

P A P E L A R D seul.

(*Il est assis sur une ottomane et tient des papiers qu'il lit.*)

Encore des placets ; lisons. — « La veuve Armance,
 » Infirme et très-âgée au sein de l'indigence, » —
 — Je vois ; il ne s'agit que d'une charité ;
 C'est un impôt que doit payer l'humanité. —

(*Il prend un autre papier.*)

Oh ! voici du piquant. — « Susanne Trottenville,
 » Sage, laborieuse, et couturière habile,
 » A dix-sept ans passés, ayant quelque agrément,
 » Et désirant former un établissement. » —
 — Peste ! cela promet ; il faut qu'on encourage

Par-tout avec grand soin l'état du mariage.
 Honneur à la requête , et qu'un trait de crayon
 Me serve à distinguer cette (*) pétition.

*(Il donne un coup de crayon au papier.
 Ensuite il tire sa montre de sa poche
 et se lève.)*

— Neuf heures vont sonner. La faveur populaire
 Adjuge en ce moment la dignité de Maire ,
 Et sans doute on m'élève à cet illustre emploi.
 Tout le club m'a paru bien prononcé pour moi.
 Mon acte simulé de courage civique
 A causé de plaisir un transport frénétique.
 La couronne de chêne est un gage assuré ,
 Du ruban (**) dont bientôt je vais être paré.
 Je n'ai qu'un seul rival à craindre ; c'est Chrysalles ;
 Il parle mieux que moi le langage des halles ,
 Et même , aux Porcherons (***) , un de ces jours derniers ,
 Il a fait une orgie avec les charbonniers.

(*) C'est ainsi qu'on nomme , dans la nouvelle forme
 du gouvernement , une demande faite par écrit par un
 ou plusieurs citoyens à quelque autorité constituée.

(**) L'écharpe aux trois couleurs que porte le maire.

(***) C'est une Guinguette dans un des faubourgs
 de Paris où le peuple se rassemble les jours de fête.

SCÈNE II.

P A P E L A R D , L É O N A R D .

L É O N A R D , *il entre avec précipitation.*

Ah ! Monsieur , je suis mort.

P A P E L A R D .

Qu'as-tu donc qui t'afflige ?

Parle.

L É O N A R D .

C'est fait de moi ; je suis perdu , vous dis-je.

P A P E L A R D .

Qu'est-ce ? tu me fais peur.

L É O N A R D .

Il faudra m'enterrer ;

Je n'y survivrai pas.

P A P E L A R D .

Veux-tu me déclarer

Pour quel sujet.....

L É O N A R D , *avec un ton pleureur mêlé de colère et de dépit.*

Monsieur , c'est une perfidie....

Misérable , coquin !.... je veux avoir ta vie.....

Un scélérat d'Abbé.... Ce sont tous des brigands....

Il vient de m'escroquer , Monsieur , douze cents francs.

P A P E L A R D.

Peste ! c'est un peu fort. Comment ? par quelle adresse...

L É O N A R D.

Avec de faux billets que sa ruse traîtresse
M'a fait prendre pour bons. Malheureux que je suis ,
Imbécille , benêt , âne , dindon.

P A P E L A R D.

Poursuis.

Vas , ne t'épargnes point. N'est-ce pas une honte ,
Toi , barbu comme un bouc , qu'un intrigant t'affronte ,
Et qu'il te passe ainsi la plume par le bec ?

L É O N A R D.

J'avois bu , par malheur , plusieurs coups de vin sec.

P A P E L A R D.

Te voilà beau garçon.

L É O N A R D.

Détestable hypocrite !

Il vouloit , disoit-il , aller se faire hermite.

Monsieur , il ne parloit que de religion.

P A P E L A R D.

Tu t'es chargé des frais de sa vocation.

L É O N A R D.

D'un air humble et dévôt , en baissant les paupières ,

« Je me ressouviendrai de vous dans mes prières ; »
M'a-t-il dit ; il sembloit un nouveau saint François.

P A P E L A R D, *vivement.*

Eh , ne t'avois je pas recommandé cent fois
De ne rien démêler avec les gens d'église ;
Ils sont plus fins que nous.

L É O N A R D.

C'est vrai ; c'est ma sottise

P A P E L A R D.

Que cette leçon-là te serve à l'avenir ;
Elle coûte assez cher pour la bien retenir.
C'est ainsi que l'on rend sa faute profitable.
Mais , trêve de sermons , et qu'on dresse la table.
Fais avertir Louise.

L É O N A R D.

Oui , Monsieur. — Ah ! coquin !

S'il t'arrive jamais de tomber sous ma main. . . .

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

P A P E L A R D, *seul.*

P A P E L A R D, *en regardant Léonard qui sort.*

Léonard me paroît ici hors de sa sphère ;
C'est un talent borné dont tout le savoir faire

N'est pas à la hauteur des fripons de Paris.
 Il faut que de son art on remporte le prix,
 Autrement on végète en cette capitale ; —
 — Mais de quelques momens saisissons l'intervalle
 Pour établir la marche et la gradation
 Des effets opérés par la séduction
 Qui vont , de la pudeur faisant tomber les armes ,
 Livrer à mes transports Louise et tous ses charmes.

(*Il se promène en réfléchissant.*)

Allons ; que mon esprit imite par ses jeux
 Les gerbes , les bouquets , les soleils radieux
 Dont le feu , dirigé par une main savante ,
 Dessine dans les airs l'image éblouissante.
 Ah ! des illusions je n'ai plus le secours ;
 Qu'êtes-vous devenus , ô jeunesse ! ô beaux jours !

(*il soupire tristement.*)

Cependant ranimons ma gaieté naturelle ;
 D'un brasier presque éteint tirons quelque étincelle ,
 Et sachons employer , pour vaincre cette fois ,
 D'un séduisant Protée et le masque et la voix. —
 — Mais puis-je , sans remords , dans le sentier du vice
 Entraîner sur mes pas une Beauté novice ?
 Quoi ! du Ciel en courroux crains-je le châtement ?
 Le hasard a tout fait ; après nous le néant.
 Quelle nuit ! . . . toutefois ces épaisses ténèbres
 Souvent laissent percer quelques lueurs funèbres ,
 Et , dans la profondeur de cet abyme affreux ,
 Des éclairs menaçans épouvantent mes yeux .
 Ah ! pour un esprit fort quels sentimens vulgaires !
 Si j'étois entendu que diroient mes confrères ?
 — Voici Louise.

SCÈNE IV.

PAPELARD, LOUISE.

PAPELARD.

Allons ; approchez , belle enfant ,
 Aimable Déesse de ce temple brillant ,
 Que de votre présence il s'embellisse encore ,
 Et ressemble au palais de Vénus ou de Flore.

LOUISE.
 Oh ! je ne reçois point ce compliment flatteur ,
 En me louant ainsi , vous avez l'air moqueur.
 C'est bien mal fait à vous.

PAPELARD , lui montrant un trumeau.

Cette glace fidèle
 Peut vous dire à l'instant combien vous êtes belle ,
 Et jusques à quel point , louant votre beauté ,
 Je demeure au-dessous de la réalité.

LOUISE.

Je sais , depuis long tems , combien je vous suis chère.
 Une fille est toujours charmante aux yeux d'un père.
 Ainsi , dans vos discours , je n'ajouterai foi ,
 Qu'à l'amour paternel que vous avez pour moi.

PAPELARD.

Ah ! mon affection , j'ose ici le prétendre ,

Est égale aux transports de l'amant le plus tendre.

L O U I S E.

Ce salon fait vraiment un coup d'œil enchanteur.

P A P E L A R D.

Des Artistes français le talent séducteur
 Dans ce genre toujours servira de modele.
 Que de ces ornemens la grace est naturelle !
 Comme tout se fait voir sans paroître confus !
 Pour l'ensemble il ne faut rien de moins, ni de plus.
 C'est le secret de l'art. Sur cet autel antique,
 Voyez ce jeune Amour. Quelle forme angélique !
 D'un air voluptueux il semble vous offrir
 Sa couronne de fleurs, symbole du plaisir.
 On croiroit qu'il vous dit dans son muet langage,
 „ L'amour est le vrai bien „.

L O U I S E.

Oui, dans le mariage.

P A P E L A R D.

Hélas, ma chere enfant, vous le saurez un jour !
 L'hymen est l'éteignoir du flambeau de l'Amour.
 Mais, voici le souper.

(Deux domestiques apportent une
 table toute servie avec des flam-
 beaux allumés)

(Aux domestiques.)

L'ordre que je vous donne,
 C'est que, s'il vient quelqu'un, je n'y suis pour personne.

UN

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, cela suffit.

(*Ils sortent.*)

P A P E L A R D.

Ce n'est pas trop, ma foi,
Que dans le jour on vive une heure au moins pour soi.
Louise, asseyez-vous.

(*Ils s'asseyent. Papelard a le dos tourné vers la porte du boudoir qui est sur l'avant-scène à gauche. Dans ce moment madame Dumont, qui est dans le boudoir, entr'ouvre les rideaux de taffetas et observe de tems en tems ce qui se passe.*)

Allons ; de la folie ;
Point de réflexions. Morbleu, je veux qu'on rie.
Ce minois enfantin, ce petit nez fripon,
Louise, n'est point fait pour la froide raison.

L O U I S E.

Oh ! je veux vous gronder. Vous plaisantez sans cesse.
La gaité, j'y consens ; mais avec la sagesse.
Vous avez, je le vois, grand besoin d'un Mentor.
Je veux être le vôtre.

P A P E L A R D.

Ah ! faites mieux encor
Soyez mon Eucharis, et jamais Télémaque

Ne voudra vous quitter pour son île d'Ithaque.

L O U I S E.

Vous citez Fénelon ; je l'ai souvent relû.

P A P E L A R D.

Comme il nous peint l'amour !

L O U I S E.

Comme il peint la vertu !

P A P E L A R D.

Laissons-là le Parnasse et l'onde d'Hypocrène ,
Et songeons , s'il vous plait , à ce chapon du Maine ,
Dont le ventre contient plus de truffes , je crois ,
Qu'il n'entra de guerriers dans le cheval de bois.

(*Il découpe et sert Louise.*)

Point de gêne, mangeons. C'est un fait véritable,
Les personnes d'esprit se plaisent fort à table.
C'est là que nos auteurs ont le plus grands succès.

L O U I S E.

Quant à moi , l'appétit ne me manque jamais.

P A P E L A R D.

Aussi de la santé la plus brillante image ,
A vos appas toujours assure notre hommage ,
Et sur vos traits charmans les roses et les lis ,
Dans toute leur fraîcheur paroissent réunis.
Allons ; au noir chagrin qu'on déclare la guerre ;

Qu'un Champagne mousseux pétille dans le verre ;
Quand nous aurons goûté ce nectar précieux
Nous croirons être assis à la table des dieux.

L O U I S E.

Ah ! j'y mettrai de l'eau.

P A P E L A R D.

Gardez-vous en , ma belle ;
Il perdrait tout le feu dont sa mousse étincelle.
A peine est-il versé qu'on le boit promptement.
Ou bien , comme un éclair, il fuit en écumant.

(*Il remplit un verre qu'il lui présente.*)

L O U I S E.

C'est pour vous obéir.

(*Elle boit ; Papelard boit aussi ; ils mangent pendant quelques momens sans rien dire. Papelard verse un second verre. Louise boit.*)

P A P E L A R D.

Ce nectar délectable
Ne peut vous inspirer qu'une allégresse aimable ,
Et le charme innocent d'une douce gaîté
N'ôte rien à l'esprit de sa sérénité. —
— Hier vous avez dîné chez madame Durzelles ;
Sa nouvelle voiture est, dit-on , des plus belles ;

F .

L O U I S E.

(Avec un débit un peu heurté et un peu incohérent.)

Magnifique , vraiment ;
 D'un goût exquis , divin ; rien de plus élégant.
 Le dedans est doublé d'un très-beau satin jaune
 Qui , j'en suis sûre , coûte au moins vingt écus l'aune.
 L'attelage est superbe ; oh ! les jolis chevaux !
 Couleur soupe de lait ; parfaitement égaux.
 Chacun les regardoit avec un œil d'envie. —
 — Ce vin me fait , je crois , jaser comme une pie

P A P E L A R D.

D'un carrosse à Paris l'on ne peut se passer.
 Être à pied tristement , se voir éclabousser ,
 Comme un pauvre bourgeois qui promène sa femme ,
 Comme un auteur en noir qui va lire son drame ;
 C'est un état affreux. Dans tout son appareil ,
 Sur un char plus brillant que celui du soleil
 Voyez Zelmire assise ainsi qu'une déesse ;
 Ses rapides coursiers par-tout fendent la presse ,
 Et les mortels surpris , qui l'admirent d'en bas ,
 Sont prêts à deux genoux d'adorer ses appas.

L O U I S E.

Il faut en convenir , rien n'est plus agréable.

P A P E L A R D , (avec exaltation , en opposant
 avec force les tons brillans aux
 touches suaves.)

Ah ! si je puis trouver un objet doux , aimable ,

Qui , ne dédaignant point mes cheveux blanchissans ,
 Veuille bien les couvrir des fleurs de son printemps ,
 Et joindre la splendeur dont sa beauté rayonne ,
 A la pâle clarté des jours de mon automne ,
 Que ma reconnoissance et mes soins amoureux
 La feront , près de moi , jouir d'un sort heureux !

*(Ici madame Dumont commence à entr'ou-
 vrir doucement la porte du boudoir. Elle
 fait signe à Louise de ne rien dire.)*

*(Avec une chaleur qui va
 toujours en croissant et
 un débit pressé.)*

Les roses sous ses pas s'empresseront de naître ;
 Par-tout avec éclat on la verra paroître.
 Laquais , chevaux , voiture , ameublemens , plaisirs ,
 Spectacles , tout enfin prévendra ses desirs.
 De tous les agrémens qui suivent l'opulence
 Je veux par un contrat lui donner l'assurance.

*(Il se lève brusquement et se jette
 aux genoux de Louise.)*

Ah ! Louise , daignez couronner mon ardeur.
 De vous seule dépend ma joie et mon bonheur ;
 Dès long-tems en secret je vous rends mon hommage.

(Il lui baise la main avec transport.)

LOUISE , *(toute troublée.)*

Finissez.... Finissez.... Mais , vous n'êtes pas sage.....
 Oh Dieu ! que diroit-on , si quelqu'un vous voyoit ?..

SCÈNE V.

PAPELARD, LOUISE,
Madame DUMONT.

Madame DUMONT.

*(Après s'être approchée doucement
de Papelard , elle lui frappe tout-
à-coup sur l'épaule.)*

Ah ! ah ! vieux libertin , je te prends sur le fait.

PAPELARD , *(tout étonné et en se retournant.)*

Qu'est-cé?... Qui peut ainsi?... Quoi donc?... C'est
vous , madame ?

Madame DUMONT.

Oui , monsieur Céladon ; c'est moi , monsieur Pyrame ,
Monsieur Tyrsis ; vraiment , pour votre rôle enfin ,
Il ne vous manque plus qu'une houlette en main.

PAPELARD , *(en se levant , d'un ton sec
et avec un dépit concentré.)*

C'est abuser un peu de la plaisanterie ;
A table quelquefois un moment on s'oublie ,
Sans que personne ait droit d'en prendre aucun soupçon ,
Je n'aurais jamais cru qu'on vint dans ma maison...
Qui donc a pû , madame , ici vous introduire ?

Madame DUMONT.

L'amour ; oui , c'est l'amour qui m'a trop su séduire ;

C'est lui qui dans tous lieux , m'attire sur vos pas ,
 Qui fait que je languis où je ne vous vois pas.
 Me flattant de l'espoir d'être un jour votre épouse,
 Vous m'avez bien donné le droit d'être jalouse.
 Il est vrai ; j'ai voulu vous surprendre ce soir ;
 J'ai trouvé le moyen d'entrer dans ce boudoir.
 Ah ! si l'on connoissoit quelle est votre foiblesse ,
 Tous ces dehors pompeux d'une fausse sagesse ,
 Ces vertus , dont l'honneur par vous est usurpé ,
 N'en imposeroient plus au public détrompé ;
 D'aucune dignité vous n'auriez l'espérance ;
 Mais ne redoutez rien. Comptez sur mon silence.
 Ingrat , j'ai trop à cœur vos plus chers intérêts ,
 Et je vous aime trop pour trahir vos secrets.

P A P E L A R D .

Vous interprétez mal un simple badinage.

L O U I S E , (*avec une sage réserve et comme rentrant en elle-même.*)

Mon bienfaiteur toujours aura pour son partage
 Mes vœux et mon respect ; mais de tels sentimens
 Sont à ceux de l'amour , je crois , peu ressemblans.
 Un carrosse , il est vrai , donne un plaisir extrême ;
 Mais on marche fort bien près d'un époux qu'on aime.
 D'un insensible orgueil je ne puis me flatter ;
 On peut gagner mon cœur , mais non pas l'acheter.

SCENE VI.

PAPELARD , LOUISE , Madame DUMONT ,
UN DOMESTIQUE.

(*On entend du bruit derrière la scène.*)

LE DOMESTIQUE.

Messieurs, on n'entre point; monsieur n'est pas visible.

UNE VOIX, (*avec force.*)

Il faut que nous entrons.

LE DOMESTIQUE.

Cela n'est pas possible.

UNE AUTRE VOIX.

Nous allons invoquer la force de la loi ,
Si vous résistez plus.

(*La porte s'ouvre , Derville paroît
avec un notaire.*)

SCÈNE VII.

PAPELARD, LOUISE, Madame DUMONT,
DERVILLE, UN NOTAIRE.

P A P E L A R D.

Quel bruit fait-on chez moi ?
Qu'est-ce?... D'où peut venir?... Mais, que vois-je ?
un notaire.....
Un étranger.... Messieurs, quelle importante affaire?...

L O U I S E , (à part.)

Ah ! je le reconnois ; c'est Derville ; grand Dieu !

D E R V I L L E , (à Papelard.)

Un motif bien pressant nous amène en ce lieu.
Me reconnoissez vous ?

P A P E L A R D.

Pardon , j'ai de la peine
A me ressouvenir.... Mais , ma vue incertaine
Croît démêler pourtant....

D E R V I L L E.

Le tems et le chagrin
M'ont dû changer beaucoup ; mais je suis sûr qu'enfin
Mon nom pourra, monsieur, aider votre mémoire,
Je suis Derville.

P A P E L A R D.

O ciel ! qui, vous ? le puis-je croire ?.....

D E R V I L L E.

C'est moi-même, monsieur, vous n'en sauriez douter,
Et j'ai tous les papiers qu'il faut pour l'attester.

L E N O T A I R E.

Ils sont légalisés ainsi qu'ils doivent l'être ;
Mais, avant de les voir, j'avois su vous connoître.

P A P E L A R D.

Où, vos traits, par le tems et l'absence effacés,
Sont à mes yeux surpris, maintenant retracés.
Votre mort, qu'un récit que je croyois fidèle.....

D E R V I L L E.

Vous voyez que c'étoit une fausse nouvelle. —
— Je vous laissai, monsieur, un dépôt précieux
Que je viens réclamer.

P A P E L A R D, (*tout troublé.*)

Le sort trompant vós vœux...

D E R V I L L E.

Je ne dois point en croire un extrait mortuaire.....

L E N O T A I R E.

Lorsque d'un acte faux il a le caractère,
Je le pris dans le tems sans trop l'examiner ;
Mais je crois aujourd'hui pouvoir le soupçonner.

D E R V I L L E.

Cette jeune personne à mon ame étonnée
 Offre dans tous ses traits l'épouse infortunée
 Dont l'image toujours entretient ma douleur.
 C'est ma fille ; oui , c'est elle ; et je sens que mon cœur
 Par les plus doux transports s'agite en sa présence.
 Le secret que me cache un perfide silence ,
 De la nuit qui le couvre est prêt à s'échapper.
 La nature me parle et ne peut me tromper.

P A P E L A R D , *(en s'efforçant de cacher son
 trouble qui rend sa voix trem-
 blante et entrecoupée.)*

Je vais... il en est tems.... dévoiler ce mystère.
 J'ai voulu voir.... Louise, embrassez votre père.

L O U I S E.

Ciel ! se peut-il ?

D E R V I L L E.

Ma fille !

L O U I S E.

O bonheur imprévu !

Ah, mon père ! mon cœur vous avoit reconnu.

(Elle se jette dans les bras de Derville.)

D E R V I L L E.

Ma fille est dans mes bras ! ô moment plein de charmes ,

Qui répare douze ans de tristesse et de larmes !
 Grand Dieu ! qui de mes ans as prolongé le cours ,
 Tu veux donc que j'e voie encor quelques beaux jours !

(*Se tournant vers Papelard.*)

Eh bien , monsieur , eh bien ! cet extrait mortuaire ,...
 D'un sage , dégradant ainsi le caractère ,
 Avez-vous pû ?.....

P A P E L A R D (*remis de son trouble et avec assurance.*)

Je vois que par un sort affreux ,
 La vertu peut du crime offrir les traits hideux.
 Aussi , vous fiant trop à la simple apparence ,
 Craignez , sur-sout , craignez d'accuser l'innocence ,
 Malgré ce qu'à vos yeux ma conduite paroît ,
 D'un très-sage motif elle est pourtant l'effet.
 De la séduction pour garantir Louise ,
 Il falloit que toujours elle me fut soumise ;
 D'un sort indépendant son orgueil trop flatté
 Auroit pû la soustraire à mon autorité.
 J'ai voulu sur son cœur , plein de reconnoissance ,
 Régner par la tendresse et par la bienfaisance.
 Son respect , son amour ont comblé mes souhaits ;
 C'est ce qui maintenant m'accable de regrets.
 Elle me tenoit lieu de parens , de famille ;
 En la voyant partir , je crois perdre une fille.

(*Il tire son mouchoir et s'essuye les yeux.*)

L E N O T A I R E .

Tout cela , c'est fort bien ; mais vous voilà pourtant

Atteint et convaincu d'un faux très-évident,
Et le code pénal, à dix ans de galères,
Article vingt-sept, condamne les faussaires.

L O U I S E.

Ah, mon père ! ce jour, témoin de mon bonheur,
Doit-il être marqué par un trait de rigueur ?
A celui qui prit soin d'élever mon enfance,
Daignez, en ma faveur, montrer quelque indulgence

D E R V I L L E, (à Louise.)

J'approuve ce transport d'un cœur reconnoissant ;
Mais la justice veut.....

Madame D U M O N T.

Ah ! monsieur, quel tourment !
Je verrois ce que j'aime, ô douleur sans pareille,
Arraché de mes bras et conduit à Marseille !
Nous allions être unis par les plus tendres nœuds.

P A P E L A R D.

Cet hymen, dès long-tems est l'objet de mes vœux.

Madame D U M O N T.

Vous l'entendez, monsieur ; il n'en fait point mystère.
Il me donne sa main et par-devant notaire.

L E N O T I R E.

Oui, je certifierai qu'il vous promet sa foi,
Si le contrat s'ensuit, je le retiens pour moi.

Madame D U M O N T.

(*Au notaire.*)

(*à Derville.*)

Cela vous est bien dû, — Monsieur, voyez mes larmes,
Qu'un généreux pardon.....

D E R V I L L E.

Dissipez vos allarmes.

Quand vous intercédez en faveur d'un époux,
Oui, je sens que vos pleurs éloignent mon courroux.
J'ai trop fait de l'amour une épreuve cruelle.
Pour vouloir vous causer cette douleur mortelle.
Que monsieur à l'autel vous engage sa foi;
Que l'hymen le dérobe aux rigueurs de la loi.
Satisfait que ma fille à mes vœux soit rendue,
Je laisse volontiers la somme qui m'est due,
Et je veux que Louise avec un tel présent,
Acquitte ce que doit un cœur reconnoissant.

L O U I S E.

Quoi ! votre fille à peine a retrouvé son père,
Que votre amour lui donne une marque si chère.
Ah ! quel bonheur pour moi de vous devoir le jour !

Madame D U M O N T,

Monsieur, vous essayez les larmes de l'amour;
Voyez couler les pleurs de la reconnoissance.

P A P E L A R D.

On sait que j'ai toujours secouru l'indigence;

Ma bourse est en tout tems ouverte aux malheureux ;
Je ne puis accepter rien qui ne soit pour eux.

DERVILLE. (*Il le regarde avec mépris.*)

(*à Louise.*)

Allons, ma fille, allons, et qu'un doux hyménée
Bientôt, selon tes vœux, fixe ta destinée.

MADAME DU MONT.

Ah ! j'ai lu dans son cœur ; parmi nos jeunes gens
Il en est un, je crois, dont l'esprit, les talents.....

DERVILLE.

Il aura, sans délai, ma fille en mariage,
Pourvu qu'il ait des mœurs.

LOUISE.

Mon père, il est fort sage.

DERVILLE.

Venez, chère Louise, et croyez que jamais
Je n'épargnerai rien pour combler vos souhaits.

(*Derville sort avec le notaire. Louise
les suit, après avoir fait une révé-
rence à Papelard et à madame
Dumont.*)

SCÈNE V I I I.

P A P E L A R D, Madame D U M O N T.

P A P E L A R D.

J'éprouve en ce moment une douleur amère.
J'avois, pour cet enfant, des sentimens de père;
Mais, j'apperçois Bazin. Quoi donc? quel accident?
La tête enveloppée.....

SCÈNE I X ET DERNIERE.

P A P E L A R D, Madame D U M O N T,

B A Z I N, (la tête entourée d'un linge, avec
un emplâtre sur l'œil.)

P A P E L A R D, (courant vers Bazin.)

Ah! mon ami, comment....

Qu'est-ce, et par quel malheur?.....

B A Z I N.

C'est une bagatelle ;

Un des votans et moi nous avons eu querelle ;
Il m'a poché l'œil droit, précisément le bon ;
Cela ne sera rien et j'en aurai raison.
Je viens.....

(Il tousse.)

P A P E L A R D.

P A P E L A R D , (*avec empressement.*)

On m'a nommé ?

B A Z I N , (*d'un air stupéfait.*)

Non , vraiment. C'est dommage.

Un autre l'a sur vous emporté d'un suffrage ;

Mais on vous aime bien.

P A P E L A R D .

Le nouveau magistrat ,

Comment se nomme-t-il ?

B A Z I N .

Un célèbre avocat ,

Chrysale , c'est son nom.

L É O N A R D .

(*à part.*) (*haut.*)

Je m'en doutois. — La ville

A fait choix d'un sujet aussi sage qu'habile.

J'en suis fort aise. — Allons goûter quelque repos ,

et toujours au public consacrons nos travaux.

Sans aucun intérêt, sans espoir, sans envie ,

Faisons notre devoir en servant la patrie.

F I N .

